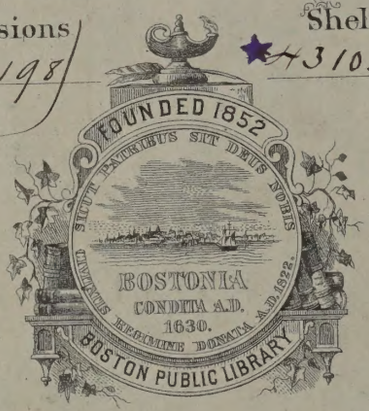


Accessions
18.198
Shelf No.
4310.118
FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
Received. Sept. 3, 1890.

H NOV 8

Les Manuscrits

de

L'ANTIQUITÉ YUCATÈQUE

B.H.
(18,198)
Sept. 3. 1890

A

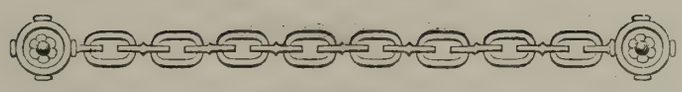
M. AUGUSTE LESOUEF

Ancien Président de la Société Américaine de France

Hommage affectueux de son collègue,

LÉON DE ROSNY.

INTRODUCTION



Introduction

Le manuscrit américain, auquel j'ai donné le nom de *Codex Peresianus,* est un des quatre documents originaux en écriture hiératique de l'Amérique Centrale qui sont parvenus jusqu'à nous. Bien que dans un état déplorable de conservation, il n'en est pas moins très précieux pour les américanistes, car il représente probablement à lui seul toute la littérature d'une nation civilisée du Nouveau-Monde dans les temps antérieurs à Christophe Colomb.

Deux reproductions de ce manuscrit ont déjà paru.

La première consiste en épreuves photographiques collées sur bristol et publiées sans aucun texte explicatif, par ordre de M. Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique; la seconde est une copie imprimée au moyen de l'autographie et insérée dans une de mes anciennes publications (1).

---

(1) *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique,* Atlas. t. I, pl. 117-142.

Les épreuves de la reproduction par la photographie, d'ailleurs assez médiocres, ont le défaut d'avoir été disposées dans un ordre des plus inexacts qui rompt à chaque page la continuité des textes; elles ont, en outre, été faites sans tenir compte des couleurs qui, par les procédés ordinaires, ne laissent pas de traces sur les négatifs; de sorte qu'un certain nombre de signes visibles sur l'original n'ont pas paru sur le papier. Malgré ces inconvénients, l'édition, tirée à un très petit nombre d'exemplaires, est devenue assez rare; et, par moments, elle est absolument introuvable dans le commerce de la librairie.

La seconde reproduction, celle que j'ai donnée à mon tour à l'aide de la lithographie, il y a plus de quinze ans, est également fort imparfaite. Antérieure aux études spéciales que j'ai entreprises depuis lors pour tenter le déchiffrement des textes katouniques, je n'avais pas à cette époque les moyens de rectifier un certain nombre d'erreurs qu'il m'est aujourd'hui facile de constater dans une copie faite à vue d'œil.

L'absence des couleurs, sur l'une et l'autre de ces deux reproductions, provoque, en outre, de fréquentes incertitudes qu'il m'a semblé désirable de faire disparaître. Ces incertitudes sont d'autant plus fréquentes que les nombreux accidents du tissu sur lequel figurent le texte et les images produisent des traits noirs qui se confondent souvent, sur les épreuves photographiques, avec les carac-

tères hiératiques plus ou moins détériorés du manuscrit.

Je me suis donc décidé à publier une nouvelle édition de cet inappréciable monument de l'antiquité indienne, édition pour laquelle je me suis servi d'un procédé que j'ai désigné sous le nom de *nitrochromie*. Ce procédé conserve le tracé même des épreuves photographiques, pour les parties colorées aussi bien que pour les parties noires, et exclut l'intervention de la main de l'homme qui, dans les chromolithographies ordinaires, est appelée à repasser à l'encre chacune des planches successives qui doivent servir au tirage. Il est cependant des cas, assez rares d'ailleurs, où mon procédé s'est trouvé impuissant à lever toutes les difficultés. Je veux parler des endroits où se rencontrent des mots écrits en lettres européennes que j'ai le premier signalées sur quelques pages du *Codex Peresianus* où ils sont si peu apparents qu'ils avaient longtemps passé inaperçus. J'expliquerai plus loin ce que j'ai cru devoir faire pour obvier à cet inconvénient.

Dans les conditions où mon fac-similé se présente au bienveillant accueil des américanistes, il me paraît fournir des garanties suffisantes d'exactitude pour qu'on puisse en faire usage pour les tentatives les plus minutieuses de déchiffrement, sans avoir besoin de recourir à l'original.

J'ajouterai que cet original, conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque

Nationale de Paris, se détériore de jour en jour, au point qu'il est fort probable, qu'avant peu d'années, il ne présentera plus d'une manière reconnaissable des signes encore très apparents sur ma reproduction nitrochromique. Je possède, en effet, une copie à l'aquarelle de trois pages de ce manuscrit que j'ai faites peu après la fondation de la Société Américaine de France, c'est-à-dire en 1859. J'ai, en outre, deux épreuves photographiées qui ont été tirées pour moi, en 1868, à l'époque où le document en question se trouvait déposé dans le domicile personnel de Brasseur de Bourbourg. En comparant ces épreuves avec mes aquarelles et avec le manuscrit original tel qu'il existe aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de reconnaître combien il était urgent de publier l'édition que je mets entre les mains des américanistes, et l'on m'approuvera sans doute de n'avoir pas attendu le moment fort incertain où j'aurais pu obtenir l'autorisation d'emporter chez moi le *Codex Peresianus,* à l'effet de le photographier suivant un système absolument impraticable dans l'atelier de la Bibliothèque Nationale.

I.

La premiére question dont il est naturel de se préoccuper, lorsqu'il s'agit de reproduire un document de ce genre, est celle de savoir dans quel ordre il convient de disposer les pages et de les numéroter. Le système choisi dans la publication photographique du ministère de l'Instruction publique est inadmissible (1); et il n'était pas nécessaire pour comprendre ce qu'il avait de défectueux de faire une étude spéciale de la paléographie américaine. En effet, les manuscrits katouniques étant pliés en paravent, *il n'est pas possible* de les lire d'une façon suivie en ayant successivement sous les yeux le recto et le verso d'un même feuillet : il faut nécessairement parcourir d'abord tous les rectos les uns après les autres, avant de pouvoir prendre connais-

(1) M. A. Pousse a fait erreur en prétendant qu'il y a lieu de renverser le paravent du *Codex Peresianus* pour lire le verso. Il s'est fondé, pour s'exprimer ainsi, sur ce que j'ai dit du *Codex Cortesianus*; mais la disposition des deux manuscrits katouniques n'est pas la même.

sance de chacun des versos. Donc le verso d'une page numérotée 1, par exemple, ne saurait être 2 ; et si le manuscrit se compose de 11 feuillets comme le *Codex Peresianus*, le premier verso pourrait former tout au plus la page 12 de l'ouvrage.

Examinons donc de quelle façon il convient de modifier la pagination faussement attribuée au document que nous publions.

Tout d'abord comment sont disposés les rectos relativement aux versos. Dans le *Codex Troano* et dans le *Codex Cortesianus*, lorsqu'on a fini de parcourir le recto du paravent, il faut le renverser sens dessus dessous, pour retrouver les pages du verso dans leur position régulière. Or, il n'en est pas ainsi dans le *Codex Peresianus* (1), où les versos sont disposés absolument dans le même sens que les rectos, et où il n'est en conséquence pas nécessaire, pour continuer la lecture, de renverser le manuscrit la tête en bas quand il s'agit de le retourner. Avec la disposition que l'on rencontre dans le *Codex Troano* la question de l'ordre successif des feuillets est un peu simplifiée ; et c'est par le fait de cette disposition que j'ai pu établir de quelle façon il convenait de le rattacher au *Codex Cortesianus* qui en est la continuation.

Le point embarrassant à déterminer est celui de savoir de quel côté est le recto, et de quel coté est

(1) Voy. A. Pousse, dans la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. IV.

le verso. Dans le *Codex Troano*, on a cru reconnaitre une sorte de titre où de page initiale qui permettait de savoir ou était le commencement du texte. Il n'est pas possible aujourd'hui de maintenir cette hypothèse ; mais il reste évident que la prétendue page initiale est au moins le début d'une subdivision, d'une sorte de chapitre, et qu'à la suite il convient de lire une autre page de même apparence qui se rencontre dans le *Codex Cortesianus*.

Rien de pareil ne se remarque dans le *Codex Peresianus*, et cela par une bien simple raison, c'est que ce manuscrit est incomplet par les deux bouts. Dans de telles conditions, il me parait imprudent de chercher à rattacher les rectos aux versos, et je crois devoir les considérer comme formant deux parties distinctes et non consécutives du même livre. Pour faciliter les citations et éviter les erreurs qui pourraient résulter de l'emploi des mêmes chiffres, avec ou sans astérisque, comme on l'a fait jusqu'à présent, j'ai jugé préférable d'adopter une pagination continue ; mais il est nécessaire qu'on n'oublie point qu'il n'en résulte nullement que la page 12 soit la suite de la page 11. Je considère donc cette page 12 comme la continuation d'un texte qui se poursuit dès lors sans interruption jusqu'à la page 22, où l'on aurait tort d'ailleurs de chercher la fin du document hiératique dont nous avons à nous occuper ici.

Sur quelques pages, on apercoit des lignes rouges

qui les divisent en deux ou trois compartiments distincts, comme cela se remarque dans la plus grande partie des deux manuscrits de Madrid. Ces compartiments ne se rencontrent toutefois que sur un petit nombre de feuillets du *Codex Peresianus,* et la plus grande variété y règne dans la disposition des figures et dans celle des textes qui les accompagnent.

Au point de vue matériel, le *Codex Peresianus* ressemble aux trois autres manuscrits katouniques qui nous sont connus. Le tissu fibreux qui forme la substance des feuillets est recouvert d'un enduit blanc dont les éclats, survenus par la vétusté, produisent une légère saillie que nous nous sommes attachés à rendre sur notre fac-similé. C'est sur cet enduit que sont tracés les caractères et les images pour lesquels on a fait usage d'un nombre très restreint de couleurs peu brillantes et fortement rompues ; du noir, de l'ocre rouge, du brun et du vert. Ce sont aussi ces mêmes couleurs qui figurent dans le *Codex Troano* et dans le *Codex Cortesianus.* Le *Codex de Dresde,* au contraire, nous offre des miniatures richement enluminées et pour lesquelles on dû faire usage de toutes les nuances que l'on pouvait obtenir sur la palette des artistes indigènes.

II

Parmi les vingt-deux feuillets dont se compose actuellement le *Codex Peresianus*, il en est deux, le 1er et le 12e, qui sont à peu près complètement effacés. Les traces de l'enduit blanc et un petit nombre de caractères encore visibles, il y a quelques années, non-seulement au milieu, mais aux extrémités supérieures et inférieures des feuillets, permettent néanmoins d'établir que ces deux feuillets ne différaient point des autres au point de vue de la disposition générale du texte et des figures, et qu'ils n'offraient rien de ce qui pourrait leur faire attribuer le caractère de titres ou de pages initiales. Au moment où le manuscrit est tombé entre mes mains, dans des circonstances que j'ai mentionnées ailleurs (1), rien ne garantissait les deux pages en question, si ce n'est un mauvais morceau de papier que l'humidité avait fait adhérer à la page

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, édition in-8°, p. 25.

12, et qui ne s'en détacha pas sans emporter d'assez larges fragments d'enduit qu'on n'a malheureusement pas eu l'idée de conserver à cette époque dans le but peut-être impraticable, il est vrai, de chercher à les rétablir dans leur situation primitive.

Sur la page 1, on apercevait distinctement le signe *ahau* répété deux fois, et dans la partie supérieure un autre grand signe qui figure invariablement au même endroit dans toute la partie recto du manuscrit.

Malgré l'accident arrivé à la page 12, plusieurs signes y étaient alors parfaitement reconnaissables. De leur nombre se trouvait encore les signes et , toujours tracés à la même place.

Il y avait en outre, au milieu du manuscrit, un fragment d'ancien papier espagnol sans doute, sur lequel on avait écrit à la plume quelques signes katouniques. J'ai copié ce fragment de texte ; mais j'éprouve des doutes sur l'exactitude de ma copie, faite un peu à la hâte, et cela d'autant plus que je ne possédais pas alors les connaissances nécessaires pour donner à mon travail les garanties désirables d'exactitude. J'ignore ce qu'a pu devenir ce petit papier ; mais il n'est pas impossible qu'on le retrouve un jour dans les liasses de documents espagnols-mexicains qui étaient réunis dans le même carton. A titre d'indication, j'ajouterai qu'aucun de ces

documents n'était relié et que la plupart m'ont paru en assez mauvais état. Ils étaient tous dépourvus de couverture pour les garantir.

Enfin, il m'est venu récemment à la pensée que le fragment dont j'ai parlé ailleurs (1) et sur lequel se trouvait le nom de *Perez*, pouvait bien être le reste d'un feuillet déchiré du *Codex Peresianus*. Ma mémoire ne me rappelle rien d'assez précis à cet égard, pour que je puisse m'exprimer d'une façon absolument affirmative. Cette donnée concorde toutefois avec certains faits que j'aurai l'occasion d'établir tout à l'heure au sujet de l'ordre et de la pagination du manuscrit; et il n'y aurait rien d'étonnant que le possesseur d'un trésor de ce genre ait eu l'idée d'apposer sa signature sur un des feuillets extérieurs de l'ouvrage.

On me pardonnera d'entrer dans des détails aussi minutieux : ces détails ne m'ont pas paru inutiles pour corroborer mon système au sujet de l'étendue que devait avoir primitivement le *Codex Peresianus* et pour établir où et comment nous ne le possédons plus que d'une manière incomplète.

Ainsi qu'il est facile de le constater, en jetant les yeux sur le recto, ce manuscrit, paginé comme je l'ai fait de 1 à 12, présente deux compartiments. Celui qui se trouve dans la partie supérieure des

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique*, p. 26.

pages, lequel ne mesure guère qu'un tiers de l'étendue totale, nous offre invariablement une suite de personnages ou d'animaux assis sur le signe auquel M. Bollaert a attribué la valeur de *ahau* et le sens de « roi, règne, époque » (1), évidemment à cause de sa ressemblance avec le signe cyclique qui se dit *ahau*. Quelques-uns des personnages en question ont le haut du corps et la tête effacés. Ceux qui sont à peu près intacts ressemblent beaucoup à des figures analogues qu'on rencontre dans le *Codex Troano* et dans le *Codex Cortesianus*. L'un d'eux représente « un défunt », dont l'image se reconnaît aux cils inclinés qui occupent la place des yeux (Pl. 5). Ailleurs, l'individu assis tient dans la main, comme un objet d'offrande, le signe de jour *kan*, particularité que nous retrouvons dans d'autres textes katouniques. Ce qui me porte à voir, en cette circonstance, un objet d'offrande dans le signe *kan*, c'est d'abord l'attitude du personnage qui le tient entre ses mains, ensuite le fait que ce même signe *kan* figure, trois fois répété, sur un vase

(1) Notamment dans le *Codex Troano*, pp. 29, 28, 7; 34*, 32*, 22*, 14*, 13*, 12*; — et dans le *Codex Cortesianus*, pp. 6, 7, 10, 11, 16, 19, 20, 28, 35, 36, 37, 38.

dans des scènes où il est bien difficile de ne pas reconnaître les cérémonies d'un sacrifice (1).

Si j'ai cru devoir noter cette particularité, c'est parce qu'elle montre que si le *Codex Peresianus* n'appartient pas à la civilisation maya proprement dite, il ne saurait être rattaché qu'à une civilisation très étroitement liée à celle du principal état précolombien de la péninsule yucatèque (2).

Parmi les animaux assis sur le signe , signe qui indique probablement l'idée de « chef » ou de « roi », se trouve le *th'ul* ou « lapin » (3), dont le rôle est considérable non seulement dans la mythologie de la région isthmique, mais aussi dans celle du Mexique où il figure parmi les lettres fondamentales du cycle ; et enfin le *koz* ou « aigle » dont l'image se rencontre également dans l'écriture katounique (4). C'est probablement ce même oiseau qui apparaît au haut d'une scène d'offrande, où se trouve le vase surmonté des trois signes *kan*, bien que j'aie été tenté d'y voir l'image de l'oiseau sacré du dieu *Cuculkan*.

---

(1) *Codex Troano*, pp. 23-22 ; — Voy. aussi *Codex Cortesianus*, p. 34.

(2) On verra plus loin que tous les arguments qu'on a fait valoir contre l'origine maya du *Codex Peresianus* ne sont pas concluents, mais il en est quelques-uns dont il me semble désirable de tenir compte.

(3) Planches 4 et 5.

(4) Planche 2. — *Vocabulaire de l'écriture hiératique yucatèque*, n° 203.

A côté de ces personnages ou de ces animaux assis, et d'un bout à l'autre de la partie du *Codex Peresianus* dont je m'occupe en ce moment, figure le signe cyclique *ahau* répété plusieurs fois dans la direction verticale et accompagné de notations numériques. Il me semble possible de reconnaître sur les pages en question une série qui peut être reconstituée de la manière suivante :

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII
13	9	5	1	10	6	2	11	7	3	12	8	4
7 *ahau*	3 *ahau*	12 *ahau*	8 *ahau*	4 *ahau*	13 *ahau*	9 *ahau*	5 *ahau*	1 *ahau*	10 *ahau*	6 *ahau*	2 *ahau*	11 *ahau*

Seulement pour obtenir ces 13 sections qui répondent exactement au système des computations en usage chez les peuples de l'Amérique Centrale, il faut supposer l'existence de deux pages de plus que celles que nous possédons aujourd'hui (2). On verra tout à l'heure, je l'espère, que ces deux pages ont nécessairement existé dans le *Codex Peresianus*

(1) Planche 6.

(2) M. Pousse, qui a écrit une notice d'ailleurs fort intéressante sur le *Codex Peresianus* (dans la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. V, p. 10), a entrevu la possibilité de constituer

et qu'elles y formaient les pages XII et XIII du manuscrit.

Ainsi qu'on peut le remarquer, les chiffres de la seconde ligne sont inférieurs de 6 à ceux de la première, si ce n'est dans le cas où il résulterait de l'addition un chiffre plus élevé que 13, base de la computation cyclique. Par exemple :

Page II.	$3 + 6 = 9$
— III.	$12 + 6 - 13 = 5$
— IV.	$8 + 6 - 13 = 1$

et ainsi de suite.

Les notations chiffrées du signe *ahau*, dans le compartiment supérieur du manuscrit, se rapportent donc incontestablement au système indien de la computation cyclique du temps.

Dans la partie inférieure qui occupe les deux tiers de chaque page, se trouve un personnage en train de faire une offrande à un autre personnage, à un dieu sans doute, assis en face de lui. Celui qui fait l'offrande tient en main un espèce de masque dont la forme varie peu aux différents feuillets où il

---

le tableau que je viens de donner, mais il s'est mépris sur l'ordre de succession des feuillets du manuscrit, de sorte qu'il a établi ce tableau à l'envers ; en outre, faute d'avoir reconnu qu'il manquait 2 feuillets au document, il n'a pu réunir les colonnes qui justifient leur présence dans un livre consacré aux cérémonies des périodes cycliques.

paraît successivement (1). Au milieu de la scène, on voit, mêlés au dessin, divers caractères cycliques aujourd'hui bien connus mais dont le rôle à pareille place n'a pas encore été expliqué. Ces signes sont toujours *kan* ou *ahau*, L'oiseau que j'ai déjà eu l'occasion de signaler figure dans la plupart des scènes, mais sa forme n'est pas toujours la même, et une fois il est représenté avec une face humaine (2).

Entre les deux personnages que je viens de mentionner, il existe sur toutes les pages le caractère *ahau* accompagné d'un signe numérique. Ce signe numérique n'est bien conservé que sur la page 3 où il occupe une place au haut de la scène (= 13); sur la page 4 où il est tracé près du genou de la divinité assise (= 11); et sur la page 5 où on le trouve placé à peu près de la même façon (= 9 = 9). M. Pousse, qui a eu le mérite de constater ces trois notations numériques, en a conclu avec raison qu'il y avait là des

(1) Planche 6.

(2) Pousse, dans la *Revue Orientale et Américaine*, libr. cit. p. 12.

traces de la série des 13 *ahau* ou périodes de 20 ans, dont l'ensemble constituait un *ahau-katoun* ou grand cycle de 260 ans, en usage chez tous les peuples de l'Amérique Centrale. Malheureusement, la fausse idée qu'il s'est faite de la succession des pages dans le *Codex Peresianus* l'a conduit à dire que cette notation des *ahau* indiquait le même comput que nous a fait connaître notamment Diego de Landa, « mais dans un ordre inverse », et il a cherché à s'expliquer cette particularité qui dérangeait ses raisonnements. Il n'a pas consenti à voir là un argument pour lire cette partie du *Codex Peresianus* de droite à gauche, ce qui aurait levé la difficulté ; et cela, a-t-il dit, parce que « les « caractères qui représentent des figures humaines « ont tous le profil tourné vers la gauche, ce qui, « suivant l'observation absolument exacte de M. de « Rosny *détermine d'une façon formelle le sens* « *dans lequel les textes doivent être lus* » (1). Avec beaucoup de raison, il s'est refusé à admettre une exception au principe que j'ai eu l'initiative d'établir, et il a préféré se demander « si cette di- « vergence ne provenait pas de ce que le *Codex* « *Peresianus* nous donne, non pas le système « maya de computation de *ahau*, mais le système « adopté par un peuple voisin qui, tout en emplo-

(1) Dans la *Revue orientale et américaine*, 2e série, t. V, p. 15.

« yant le même cycle, n'en rangeait pas les pé-
« riodes dans le même ordre » (1).

Le mode de pagination que j'ai choisi pour les feuillets du *Codex Peresianus*, mode que M. Pousse n'a pas reconnu, nous montre qu'il est inutile de se préoccuper de son hypothèse, et que la succession des signes cycliques y est parfaitement conforme aux données de Diego de Landa sur le comput de années yucatèques. La rectification que je signale ici a l'avantage, en outre, de démontrer une fois de plus comment, avec une méthode prudente, les erreurs inévitables des américanistes, dans le travail si pénible et si difficile du déchiffrement des textes katounïques, ne peuvent pas les entraîner longtemps dans une voie fausse et sans issue. Cette méthode que je me suis efforcé de faire prévaloir dans mon *Essai* de 1876, et dont plusieurs américanistes autorisés, notamment MM. Pousse et Cyrus Thomas, ont su tirer un si excellent parti, maintient, je crois, la paléographie américaine sur un terrain aussi solide que possible : elle ne produit des résultats qu'avec une extrême lenteur, mais ces résultats sont définitivement acquis à la science ; et l'on sait aujourd'hui ce qu'il reste des recherches de Brasseur de Bourbourg et de plusieurs autres savants qui ont eu l'ambition d'aboutir, dès leurs premiers pas, à des

(1) *Revue orientale et américaine*, t. V, p. 15.

acquisitions brillantes et de nature à frapper l'imagination des personnes étrangères à ce genre de recherches. Avec la méthode que je préconise, les américanistes sérieux sont tous solidaires les uns des autres : ils recueillent la moisson grain à grain, mais les grains qu'ils ramassent sont presque toujours substantiels. Je pense que les indications que je présente ici sur le *Codex Peresianus* ne sont pas inutiles à ceux qui se proposent de faire une étude spéciale de ce manuscrit ; mais ces indications, je n'ai pu les fournir qu'en me servant des travaux des américanistes auxquels je me suis fait tout à l'heure un devoir de rendre hommage avant de pénétrer plus avant dans le sujet qui fait l'objet de cette introduction.

Il résulte de ce qui précède, que le *Codex Peresianus* est incomplet d'un feuillet, et que ce feuillet existait originairement après celui que j'ai numéroté 12. De la sorte, il faut admettre une page 13 qui complétait évidemment le texte du recto, et derrière cette page, une page 14 qui était la première du verso du paravent. Ces deux pages étant perdues ne figurent naturellement pas dans ma reproduction, mais il m'a paru nécessaire d'en conserver le souvenir en donnant le chiffre 15 à ce qu'on aurait pu considérer comme le point de départ du paravent au verso, sans les explications que je viens de fournir.

L'ordre des TREIZE feuillets qui constituaient pri-

mitivement le *Codex Peresianus* désormais constaté, je me propose de réunir sur ce manuscrit quelques renseignements dont les américanistes apprécieront peut-être l'opportunité.

III.

Une particularité remarquable qui distingue le *Codex Peresianus* des trois autres manuscrits katouniques connus jusqu'à ce jour, est la présence, sur plusieurs feuillets, d'annotations anciennes en caractères européens. Ces annotations sont en grande partie effacées, et ce qui en reste est si peu visible que Brasseur de Bourbourg et les autres américanistes qui ont étudié le précieux document de la Bibliothèque Nationale de Paris ne se sont pas même aperçu de leur présence. J'ai été le premier à les reconnaître, et j'ai publié l'une d'entre elles, la plus importante jusqu'à présent, dans un travail édité en 1876 (1).

L'inscription en lettres européennes que j'ai mise ainsi en lumière a attiré l'attention de

---

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale*, édition in-folio, planche VIII.

M. Pousse et lui a donné l'occasion de croire que le *Codex Peresianus* n'était pas composé en langue maya, comme les deux manuscrits katouniques de Madrid, mais en langue tzendale, qui est un dialecte du chiapanèque (1). Voici en quels termes s'exprime à ce sujet le très regretté américaniste :

« Sur la page 10 verso (2), les annotations se présentent en deux endroits : premièrement entre 9 *ben* et 13 *ben*, et secondement entre 13 *ben* et 4 *ben*. La première de ces annotations se lit : *Agual aud.....;* la seconde, *Conomaviadt...c...* (3).

« Constatons que ces annotations ne sont pas rédigées en espagnol, comme on aurait pu s'y attendre, et que les mots qui les composent appartiennent à un idiome parlé par un des peuples in-

---

(1) A. Pousse, dans la *Revue orientale et américaine*, 2e série, t. V, p, 31. (Voy. cependant les objections de M. Perrin, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, 1887, t. V, p. 90). — Dès 1876, j'avais fait observer que le style graphique du *Codex Peresianus* présentait quelques différences avec celui du *Codex Troano* et du *Codex Cortesianus*. Je considère surtout le *Codex Dresdensis* comme un document étranger aux autres manuscrits katouniques qui nous sont connus (Voy. mon *Essai sur le déchiffrement*, etc., et dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, t. II, p. 237).

(2) Suivant la pagination défectueuse de l'édition photographique publiée par le ministre de l'instruction publique, ou sur la page 19 de la présente édition (Pl. VIII de mon *Essai sur le déchiffrement*, etc., in-fol., et de la traduction espagnole de D. Juan de Dios de la Rada y Delgado).

(3) Tels étaient, du moins, les mots que j'avais cru pouvoir lire en 1876, et que M. Pousse a pensé devoir reproduire identiquement.

digènes de l'Amérique Centrale. En effet, le premier mot, *agual* est le nombre du 20e jour de la semaine dans le calendrier des peuples du Chiapa.

« Remarquons que, dans le calendrier chiapanèque, *Aghual* ou *Agual* correspond au jour *Ahau* du calendrier Maya. Or ce jour *ahau* servait de signe de notation pour la période de 20 ans, et nous avons vu que le *Codex Peresianus* traite tout au long de cette période et du grand cycle qu'elle sert à former. Par suite, comme il est assez naturel de supposer que les annotations qui figurent sur un manuscrit se rapportent à son contenu, on peut admettre avec vraisemblance que le mot *agual* commençait une phrase contenant une remarque sur le cycle de 260 ans ou sur les périodes qui le composent. D'autre part, dès l'instant que l'annotateur ne s'est pas servi de la langue espagnole, mais d'un idiome américain, il est non moins vraisemblable d'admettre qu'il a employé la langue même dans laquelle est rédigé le manuscrit original. Nous sommes donc conduits à considérer le *Codex Peresianus* comme *renfermant une partie du calendrier des peuples du Chiapas, et les textes hiératiques qui y figurent comme rédigés dans la langue de ce peuple, c'est-à-dire en* tzendal.

« Une autre considération vient à l'appui de cette manière de voir. J'ai déjà fait remarquer que les

pages n° 10 verso et n° 11 recto (1) présentent un mode de notation des années au moyen de quatre signes de jours différents de ceux employés au Yucatan. Si nous consultons Humboldt *(Sites des Cordillières, Monuments des peuples indigènes de l'Amérique,* note du chap. VI), il nous apprend que les quatre signes de jours, au moyen desquels les habitants du Chiapas établissaient la computation de leurs années, étaient *Votan, — Lamat, — Been, — Chinax.* Or ces quatre signes correspondent précisément, dans la série des vingt jours de la semaine, aux signes de jours *Akbal, Lambat, Ben* et *Ezanab* des Mayas que j'ai reconnus comme étant employés à la notation des années. Dès lors, les deux caractères qui figurent sur ces mêmes pages du manuscrit de Paris ne devront pas se lire *Ben* et *Akbal*, mais *Been* et *Votan.* — Des remarques qui précèdent, je crois pouvoir conclure que le *Codex Peresianus* est un fragment du calendrier des peuples du Chiapas et qu'*il doit être interprété au moyen de la langue* Tzendale » (2).

Il y a, je crois, plusieurs objections à faire au raisonnement de M. Pousse : on jugera dans quelle mesure elles peuvent ébranler les bases de son ingénieuse hypothèse. Je me permettrai

---

(1) Pages 19 et 20 de la présente édition.
(2) *Revue orientale et américaine,* 2e série, t. V, p. 31-32.

donc quelques courtes remarques qui me semblent d'autant plus opportunes que M. Pousse, au lieu de recourir à l'original, n'a accompli son travail que sur ma première copie chromolithographique qui ne pouvait avoir la rigoureuse exactitude de la reproduction héliographique que je publie aujourd'hui (1). J'ai employé en outre, comme on le verra plus loin, des procédés qui m'ont permis de reconnaître CINQ LIGNES distinctes de lettres européennes, là où je n'en avais vu que deux tout d'abord, et j'ai pu mettre en lumière les lettres qu'elles renferment d'une façon qu'on jugera

(1) Dans la copie chromolithographique que j'ai publiée en 1876 (*Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale,* planche VIII), j'avais indiqué d'une façon à peine visible, et telle qu'elle m'apparaissait, l'inscription en lettres latines qui a préoccupé M. Pousse, à peu près comme je l'avais fait en 1872 (*Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique,* t. I, Atlas, pl. 126) où l'on voit quelques légères traces d'une des notes européennes en question. Le lithographe, chargé du tirage de la planche, et trouvant cette inscription trop peu apparente, fit acte de zèle mal placé en retouchant à la plume les lettres qu'elle renfermait, sans tenir compte de mon bon à tirer. J'aurais bien voulu faire recommencer le tirage, mais je dus y renoncer pour éviter une augmentation de frais que mon éditeur ne consentait pas à supporter. Je regrette vivement que cette circonstance ait motivé la théorie inacceptable de M. Pousse, tout en faisant observer que son erreur est peu pardonnable ; car, du moment où il habitait Paris, il était de son devoir de recourir à l'original conservé à la Bibliothèque de la rue Richelieu, et de ne pas demander à une copie à la main l'exactitude presque toujours impossible en pareil cas, et qu'on ne peut être sûr de rencontrer que dans un fac-similé héliographique.

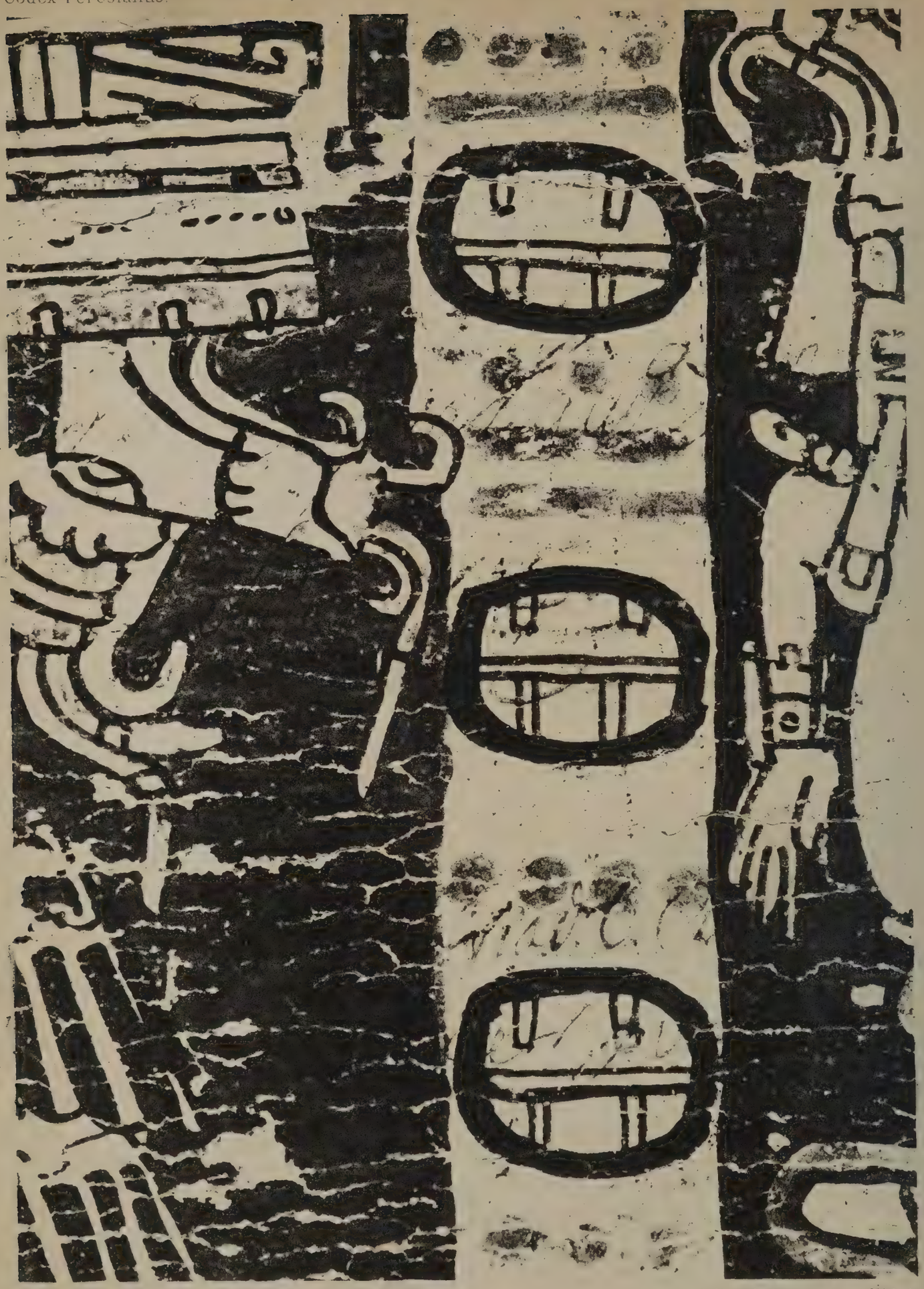
je l'espère, aussi satisfaisante que possible (1).

Avant de revenir sur ces inscriptions en caractères latins, il ne me paraît pas cependant inutile de discuter les idées que le savant américaniste a énoncées à leur égard.

M. Pousse croit trouver dans le *Codex Peresianus* un fragment de calendrier. Je pense, moi, qu'on y rencontre un calendrier tout entier, à la condition cependant de tenir compte des deux pages qui ont été égarées. Les feuillets 19 et 20, qui nous fournissent la computation basée sur deux des quatre signes fondamentaux du calendrier, pourraient seuls donner une certaine vraisemblance à la manière de voir du savant américaniste ; mais il est hors de doute que ces deux feuillets n'ont jamais été accompagnés de deux autres feuillets analogues pour les signes *Lamat* et *Chinax*. Il reste donc là encore une énigme à expliquer.

J'ajouterai qu'il ne suffirait pas d'avoir reconnu un mot chiapanèque dans les annotations en lettres européennes du *Codex Peresianus* pour en conclure que « ces annotations ne sont pas rédigées en espagnol, comme on aurait pu s'y attendre ». Un philologue qui mettrait sur un document katounique des notes explicatives en français, par exemple, pourrait fort bien y introduire çà et là des mots américains,

(1) Voy. la PLANCHE A.



Hélio. et Imp. Lemercier et Cie, Paris.

INSCRIPTIONS EN LETTRES EUROPÉENNES
du feuillet 19
(Grandissement héliographique)

sans que pour cela il ait écrit ses observations dans une langue indienne. Les autres mots en lettres européennes, dont on aperçoit des vestiges sur le manuscrit de Paris, rappellent plutôt des mots castillans que des mots étrangers ; et le mot lui-même que M. Pousse considère comme chiapanèque me paraît incontestablement espagnol (1).

Les traces d'écriture latine que j'ai pu constater sur le *Codex Peresianus* figurent sur trois feuillets de ce manuscrit.

La première nous donne des fragments de deux lignes de caractères cursifs, tracés en encre de couleur brune dans la partie supérieure du feuillet 9, entre les deux signes *ahau* qui ont été bien conservés. Dans la première de ces lignes seulement, quelques lettres sont faciles à reconnaître ; mais il demeure douteux à quel mot elles peuvent appartenir. Il semble qu'on y lit *Miguel* (??).

La seconde trace d'écriture se distingue à peine

(1) Pour ne laisser subsister aucun doute à cet égard, j'ai donné, sur ma planche A, le grandissement de la partie du feuillet 19 où apparaissent des lettres européennes. Il me parait impossible d'y lire le mot *agual,* et je crois y reconnaitre les mots espagnols *el qual*..... MM. Léopold Delisle, Anatole de Montaiglon et Morel Fatio, que j'ai consultés à cet égard, ont bien voulu me confirmer dans cette pensée. Suivant ce dernier savant, l'écriture des annotations européennes du *Codex Peresianus* semble se rapporter plutôt à la deuxième moitié du XVIe siècle qu'à la première.

dans la partie inférieure du feuillet 15, au point qu'on demeure dans le doute si l'on peut être sûr d'en bien déchiffrer une seule lettre.

La troisième enfin, celle qui a préoccupé M. Pousse, apparaît en ocre rouge pâle sur le feuillet 19 du manuscrit. Lorsque j'ai publié pour la première fois un fac-similé en couleurs de ce curieux feuillet, je n'avais aperçu, comme je l'ai dit, des indices de caractères latins que dans deux endroits de cette page où l'on voit répété successivement le même signe (*been* des Mayas), avec des notations numériques différentes. Depuis lors j'ai constaté que d'autres signes européens existaient encore sur la partie peinte en ocre rouge foncé ; mais que ces signes, tracés en encre noire-brune, n'étaient visibles qu'à la condition de faire miroiter le manuscrit d'une certaine façon du côté de la lumière. Je n'espérais pas pouvoir reproduire cette particularité dans le fac-similé nitrochromique que je publie aujourd'hui. Grâce au concours de M. Théophile Fillon, qui a bien voulu photographier cette page sur une plaque de verre préparée d'une façon spéciale, ma copie rend absolument le phénomène d'optique que je viens de signaler, et l'inscription sur la partie rouge d'ocre peut être retrouvée absolument comme sur l'original. Je souhaite que ce résultat photographique serve au progrès des

études de paléographie américaine. La lecture, en cet endroit, d'un mot de plus en écriture européenne pourrait peut-être nous apporter une révélation, bien que je ne conserve que de faibles espérances à cet égard.

J'ajouterai cependant quelques mots au sujet de l'emploi proposé de la langue TZENDALE pour la lecture et l'interprétation du *Codex Peresianus*.

Nous ne possédons que de très rares documents relatifs à la langue tzendale ; mais s'il avait été établi qu'elle doive servir au déchiffrement du manuscrit katounique de Paris, je ne doute pas que des recherches assidues dans les collections publiques et particulières n'aient mis au jour plusieurs des livres qui ont été composés sur sa grammaire et même sur son vocabulaire, par d'anciens auteurs espagnols dont les ouvrages n'ont pas été retrouvés jusqu'à présent.

Dans l'*Essai* publié en 1876 sur l'écriture Katounique, j'ai établi, je crois, que les manuscrits hiératiques de l'Amérique étaient écrits dans un système graphique spécial comprenant tout à la fois des signes figuratifs et idéographiques et des signes phonétiques. J'ai également admis en principe la *polyphonie* comme moyen de lecture des signes de la première espèce : « On désigne sous le nom de « caractères polyphones » des signes figuratifs ou

idéographiques qui peuvent être lus ou prononcés de plusieurs manières différentes. La polyphonie se rencontre non-seulement en maya, mais dans divers systèmes d'écritures connus de l'ancien monde, notamment dans l'ancienne écriture cunéiforme et dans l'écriture actuellement employée chez les Japonais (1) ». A en juger par ce que nous savons des divers systèmes graphiques usités dans l'antiquité et dans les temps modernes, elle n'existe que chez des peuples qui ont emprunté à une nation voisine un système d'écriture qui leur manquait et qu'ils avaient besoin d'approprier au génie particulier de leur langue nationale. L'écriture chinoise, par exemple, a été adoptée par les Japonais, par les Coréens et par les Annamites, mais non point sans subir certaines modifications, parmi lesquelles la polyphonie était la plus nécessaire, la plus indispensable.

Supposons, par exemple, que nous ayons fait usage pour écrire le mot « cheval », de l'image de cet animal . Quand nous verrons cette image dans un texte, nous la lirons le plus souvent CHEVAL, mais parfois aussi « coursier, cavale,

(1) *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale,* dans les *Archives de la Société Américaine de France,* 2e série, t. II, p. 276.

poulain, étalon », etc. Voici un premier cas de polyphonie.

Si cette image vient à être adoptée comme moyen graphique par des peuples parlant des idiomes étrangers, le même signe sera naturellement lu d'une manière différente suivant les contrées où il aura été mis en usage. Les Anglais le liront *horse*, les Allemands *Pferd*, les Espagnols *caballo*, les Latins *equus*, les Grecs ιππος, les Chinois *ma*, les Japonais *muma*, les Mayas *tzimin* (tapir), etc.

Il en est ainsi de nos chiffres qui ont une forme identique chez tous les peuples européens, mais qui ne se lisent pas de la même façon chez les uns et chez les autres. Voilà un second cas de polyphonie.

On voit, par ce qui précède, que la polyphonie existe dans des contrées voisines les unes des autres, qui ont toutes également subi l'influence d'un foyer civilisateur et qui lui ont emprunté l'art de fixer la pensée au moyen des signes de l'écriture.

Or, il est très probable que tel était le cas dans les diverses régions de l'Amérique Centrale où nous retrouvons d'ailleurs de nombreuses traces d'une civilisation unique à bien des égards. S'il en a été ainsi, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'écriture dite « Katounique » ait servi à des peuples différents et que ceux-ci aient fait usage de la polyphonie pour rendre plus facile l'adaptation du système graphique

général à l'idiome ou dialecte particulier de chacun d'entre eux.

Examinons maintenant dans quelle mesure le *Codex Peresianus*, auquel M. Pousse attribue une origine tzendale, nous présente un exemple, — le premier connu, — de l'adaptation des caractères katouniques à un idiome étranger au maya.

Si les textes katouniques ne renfermaient que des signes figuratifs ou idéographiques, il n'y aurait rien de grave à objecter à la thèse du zélé américaniste; mais nous savons que ces textes comprennent également des caractères phonétiques. Or, ces signes phonétiques nous fournissent, dans le *Codex Peresianus*, des mots absolument identiques à ceux que nous rencontrons dans le *Codex Troano* et dans le *Codex Cortesianus*. Il semble donc difficile, pour ne pas dire impossible, d'admettre que de tels mots, écrits en lettres phonétiques, aient servi simultanément chez des peuples qui parlaient des idiomes différents. Le Tzendal, par exemple, ou du moins le Chiapanèque,— autant qu'on en peut juger par le peu de renseignements que nous possédons, — n'a d'affinités avec aucune langue de l'Amérique Centrale, si ce n'est avec celle des *Dirias* du Nicaragua. Comment expliquer qu'ils aient fait usage dans leurs livres d'un grand nombre de signes qui ne leur fournissaient rien autre chose que des mots

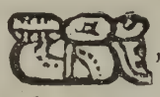
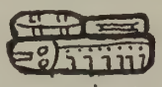
mayas ? — Je regrette, ici encore, d'apporter un résultat négatif dans le champ de nos études où nous avons tant de peine à réunir quelques données positives ; mais je ne saurais trop répéter cette parole d'Abel-Rémusat : « Diminuer le champ de l'erreur, c'est agrandir celui de la vérité ».

J'ai dit que le style graphique du *Codex Peresianus* présentait quelques dissemblances avec celui du *Codex Troano* et du *Codex Cortesianus*. Ces dissemblances sont d'ailleurs peu importantes. Les lettres du document conservé à Paris sont plus petites et moins grasses que celles des deux manuscrits de Madrid ; mais elles offrent cette particularité remarquable qu'elles sont tracées de façon à être lues tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche, ce dont nous ne connaissions pas d'autre exemple jusqu'à présent. J'ai signalé également ce fait que le *Codex Peresianus* nous montrait les pages disposées dans le même sens au recto et au verso, tandis que le contraire caractérisait les deux autres textes hiératiques que j'ai cités tout à l'heure. Un examen plus minutieux de ces divers manuscrits nous révèle, cependant, d'autres différences qui doivent fixer l'attention des paléographes.

---

(1) Orozco y Berra, *Geografia de las lenguas de Mexico*, p. 60; Brasseur de Bourbourg, *Bibliothèque Mexico-Guatémalienne*, p. 5 ; Fray Juan de Albornoz, *Arte de la lengua Chiapaneca*, p. 5.

La majorité des caractères katouniques usités dans les uns et dans les autres est identique; les signes du calendrier sont notamment les mêmes. Néanmoins, si l'on procède à l'inventaire des groupes employés dans le *Codex Peresianus* et qui ne se rencontrent pas dans les manuscrits conservés en Espagne, on s'aperçoit que leur nombre est assez considérable. Dans une liste que j'ai dressée pour faciliter mes recherches, je n'en ai pas compté moins de 71. J'ai constaté, en outre, que des groupes d'un emploi continuel dans le manuscrit de Paris étaient au contraire fort rares dans les deux manuscrits de Madrid.

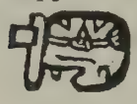
Le groupe  , figure par exemple, plusieurs fois à la même place sur toutes les pages du recto du *Codex Peresianus* (1) tandis que je ne l'ai reconnu que quatre fois dans le *Codex Troano* et dans le *Codex Cortesianus*. Ce groupe et un autre  qui n'en diffère que par la partie inférieure, n'ont malheureusement pas encore été déchiffrés; et l'interprétation du premier est compliquée par ce fait que le mot qui le précède est partout effacé dans le *Codex Peresianus*. Je le

(1) Dans 37 endroits différents.

regrette d'autant plus que, si sa valeur était établie, nous pourrions aussitôt déchiffrer plusieurs phrases entières qui jetteraient certainement un grand jour sur le problème qui nous occupe.

Le mode de composition des groupes de signes est d'ailleurs le même dans les quatre manuscrits découverts jusqu'à ce jour ; et, dans les uns et les autres, nous constatons la présence de signes renversés, tels que et . Nous y voyons également usités des signes additionnels, qui jouent, je crois, près des groupes katouniques, le rôle d'adjectifs possessifs et peut-être aussi quelque fois celui de pronoms, tels que : , , , etc.

Le *Codex Peresianus* renferme, en outre, un certain nombre de caractères évidemment figuratifs qui n'apparaissent pas, sous la même forme du moins, dans les autres manuscrits katouniques. On y rencontre, enfin, quelques exemples de déterminatifs spécifiques combinés avec des signes complémentaires que je n'avais pas eu l'occasion d'enregistrer en faisant le catalogue des signes contenus dans les deux manuscrits du Musée de Madrid. Le déterminatif « hache », aujourd'hui bien connu,

y apparaît notamment dans un groupe nouveau  (p. 2) qui reste encore à interpréter.

IV

Les conquêtes de l'érudition sur le terrain de la paléographie katounique sont évidemment d'une fâcheuse lenteur ; mais il était impossible qu'il en fut autrement dans les conditions où s'accomplit le travail des américanistes. Nous devons nous trouver satisfaits de voir que, par la méthode prudente dont nous avons soutenu la nécessité, le déchiffrement de l'écriture hiératique du Yucatan ne cesse point de faire des pas en avant, et nous aurions tort de perdre courage parce que le nombre de ces pas est encore peu sensible.

Les procédés des savants qui prétendaient arriver tout d'un coup à lire des textes étendus, à interpréter des scènes de personnages, à lire des noms propres, sont définitivement condamnés. La meilleure preuve que ces procédés étaient mauvais, c'est qu'avec leur emploi, on n'a pas été à même de

proposer une interprétation nouvelle pendant une période de plusieurs années.

Par la méthode rigoureuse, mais peu rapide, que j'ai préconisée, la situation des paléographes n'a pas cessé de s'améliorer. Nous possédions les données premières relatives au système graphique de numération des Mayas, mais nous ne pouvions lire sûrement aucun nombre supérieur à 19. Le signe , qui représente le chiffre 20, est aujourd'hui connu d'une façon indiscutable (1) et ce signe n'est pas celui qu'avait indiqué Brasseur de Bourbourg ou qu'ont cru découvrir les adeptes de sa manière de procéder (2).

Un autre résultat, minime en apparence, mais d'une utilité réelle, c'est la connaissance de tout le matériel des signes qui se rencontrent dans les manuscrits katouniques. Les américanistes sérieux ont tous rédigé cet inventaire pour leur usage, et il eût été impossible de l'entreprendre il y a quelques années, alors qu'on ne savait pas à quoi s'en tenir sur les éléments constitutifs de l'écriture hiératique

(1) La valeur de ce signe a été établie par M. Pousse.

(2) Je crois être sur la trace de deux nouvelles interprétations de signes de numération katounique; mais, avant de les publier, il faudrait accomplir un assez long travail de vérification. Dans le cas où je ne pourrais me livrer moi-même à ce travail, j'en laisserai le soin à l'un des élèves du cours d'archéologie américaine qui m'a été confié récemment à l'École des Hautes-Études.

de l'Amérique Centrale et sur les variantes des mêmes signes dont on a fait usage dans les manuscrits.

Grâce aux progrès réalisés dans cette direction, on pourrait aujourd'hui publier en types mobiles les quatre documents katouniques dont les fac-similés sont désormais entre les mains de tous les travailleurs ; et, de la sorte, on nous fournirait des textes beaucoup plus complets et d'une lecture plus facile que les copies exactes des originaux dont, seules, nous pouvons nous servir quant à présent. Les mayaïstes savent désormais dans quelle large proportion il serait possible d'opérer sûrement des restitutions de signes et parfois même de formules entières dont il reste à peine de traces sur les manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous. Ce travail de restitution est peut-être celui dont il y aurait le plus d'avantages à s'occuper, dans la période actuelle du déchiffrement des caractères yucatèques.

Parmi ces restitutions, il en est quelques-unes qu'on pourrait opérer avec sûreté sans avoir pour cela à accomplir une somme bien considérable de recherches préparatoires ; d'autres, au contraire, devraient être soigneusement discutées. Je comprendrais, par exemple, des éditions des quatre manuscrits katouniques dans lesquelles on reproduirait le texte indigène avec des encres de trois couleurs : le noir nous donnerait l'état actuel de

conservation de chaque document ; le bleu indiquerait les additions jugées incontestables ; le rouge, signalerait les restitutions douteuses ou de nature à provoquer la critique des savants autorisés.

Les auteurs de ces nouvelles éditions devraient en outre adopter pour chaque signe la forme la plus correcte, et remplacer par des caractères réguliers ceux qui ont été tracés d'une manière incomplète ou fautive par les hiérogrammates de l'Amérique Centrale.

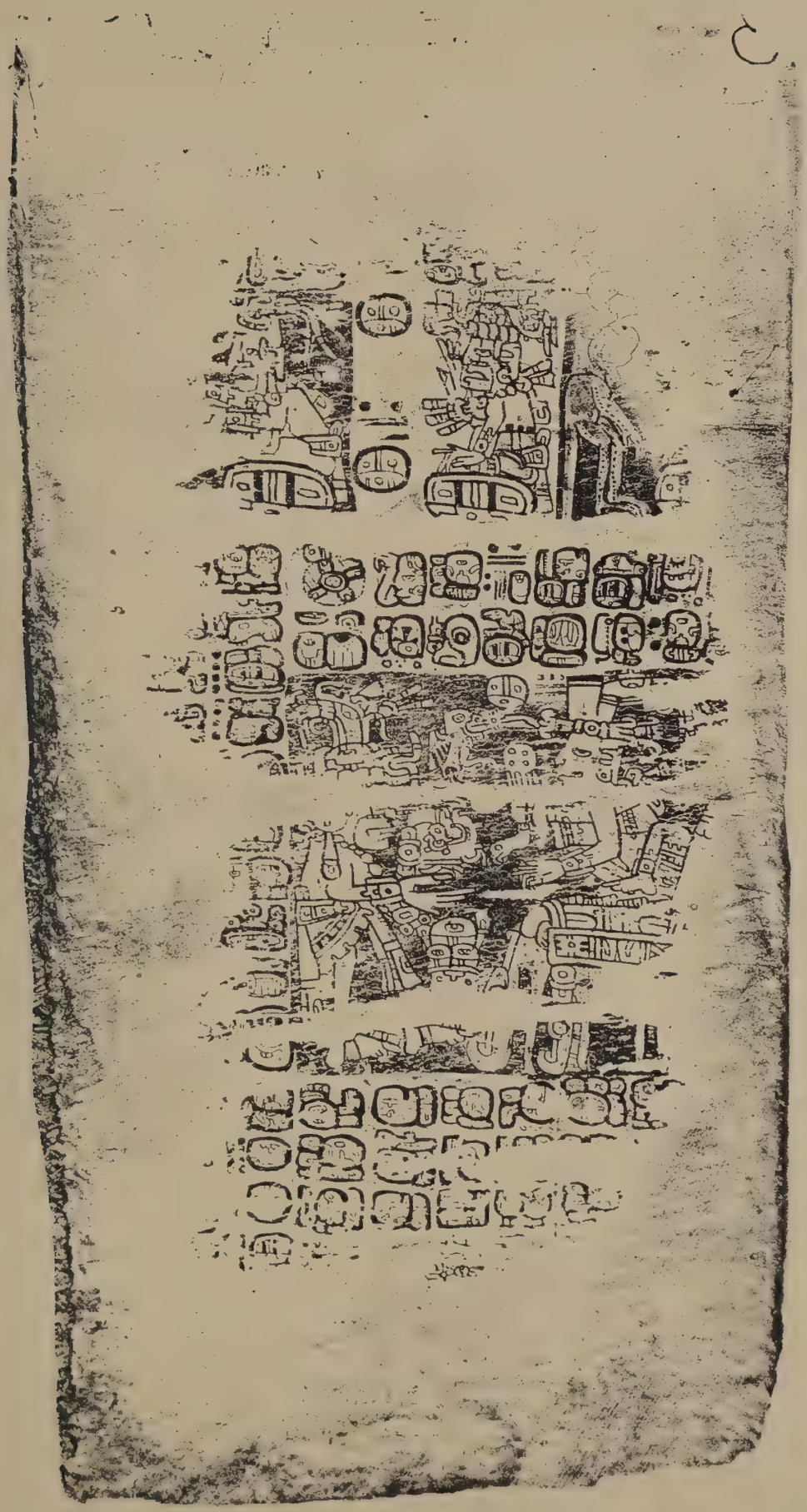
On trouvera peut-être exorbitante la pensée que j'exprime de poursuivre de la sorte l'œuvre du déchiffrement de l'écriture hiératique de l'antiquité américaine. Il ne faut cependant pas oublier que des travaux analogues ont été entrepris pour d'autres branches de la paléographie, où les éléments d'étude étaient cependant plus nombreux et où les découvertes des savants étaient secondées par la possession de textes bilingues ou trilingues.

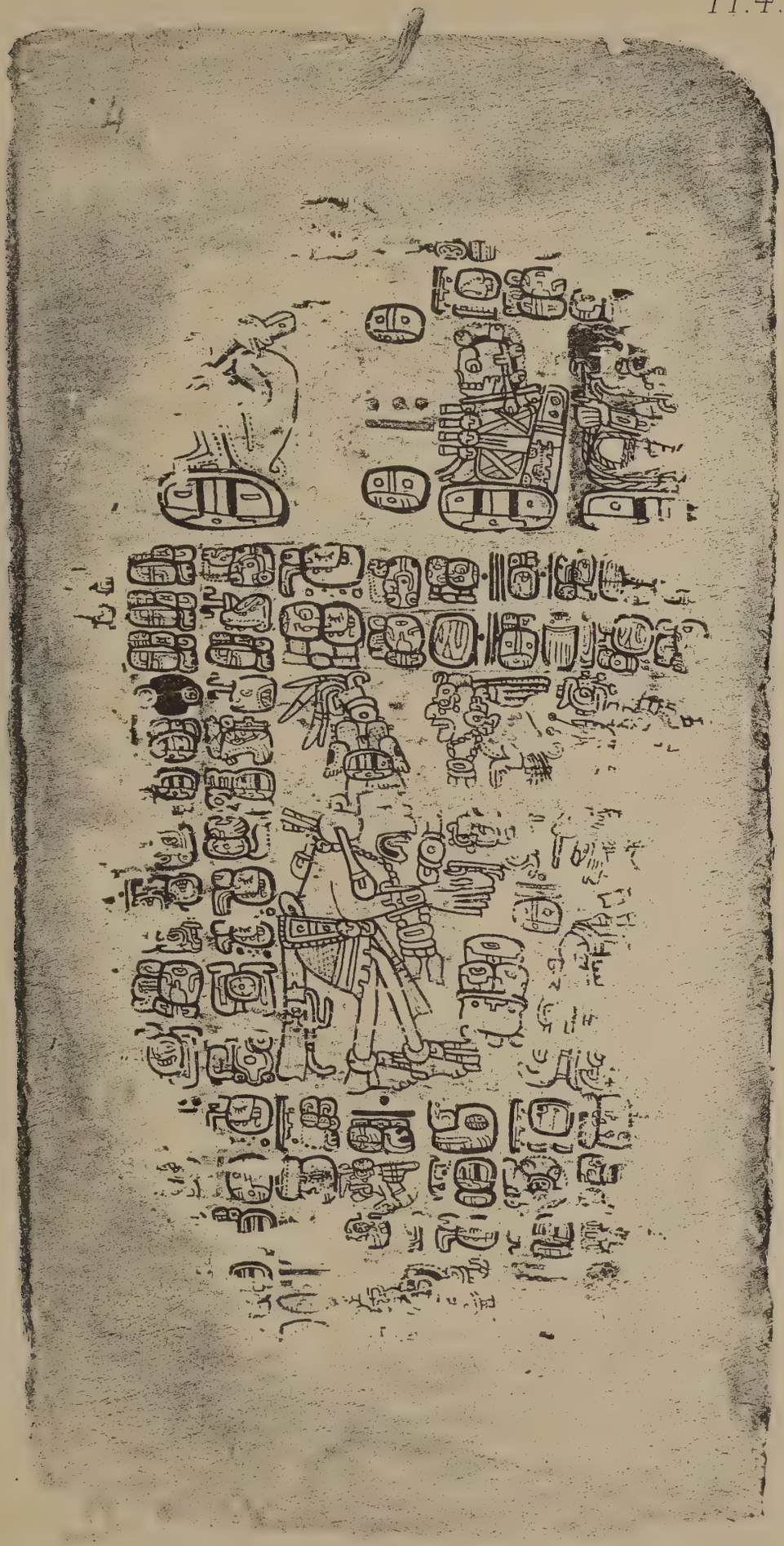
Ceux qui savent exactement à quoi s'en tenir au sujet des ressources mises actuellement à la disposition des américanistes pour résoudre le grand problème de l'écriture sacrée de la région interocéanique du Nouveau-Monde, ne trouveront certainement pas d'exagération dans la multiplicité des études préparatoires auxquelles je fais allusion. Il y a seulement une dizaine d'années, on eut pu dire que de telles recherches étaient inutiles, que l'énigme

paléographique qui nous préoccupe ne pourrait jamais être expliquée avec les ressources insuffisantes dont nous devons faire usage. Je ne crois pas que ce soit aujourd'hui l'opinion des archéologues et des linguistes qui ont acquis une juste réputation dans ces études. Ce qui manque bien plus que les instruments de travail, ce sont les travailleurs. Il suffirait au besoin, pour le prouver, de dire que jusqu'à présent l'écriture *hiératique* de l'Amérique Centrale a seule été étudiée avec zèle, et que l'écriture *hiéroglyphique*, dont il existe de si précieux monuments inédits ou mal publiés, n'a pas encore été l'objet d'une seule tentative laborieuse d'examen et d'interprétation.

Codex Peresianus

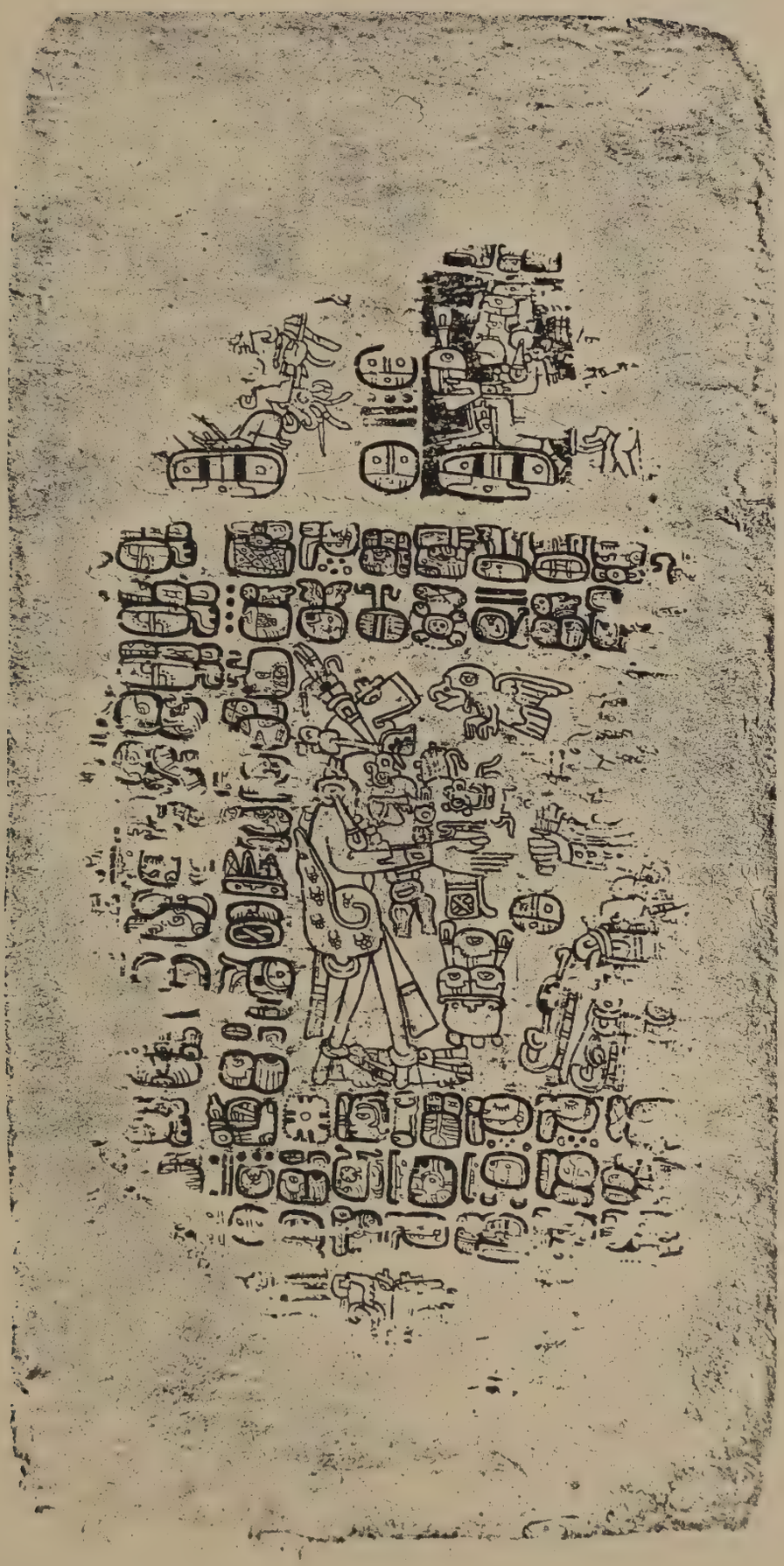
Pl. 1

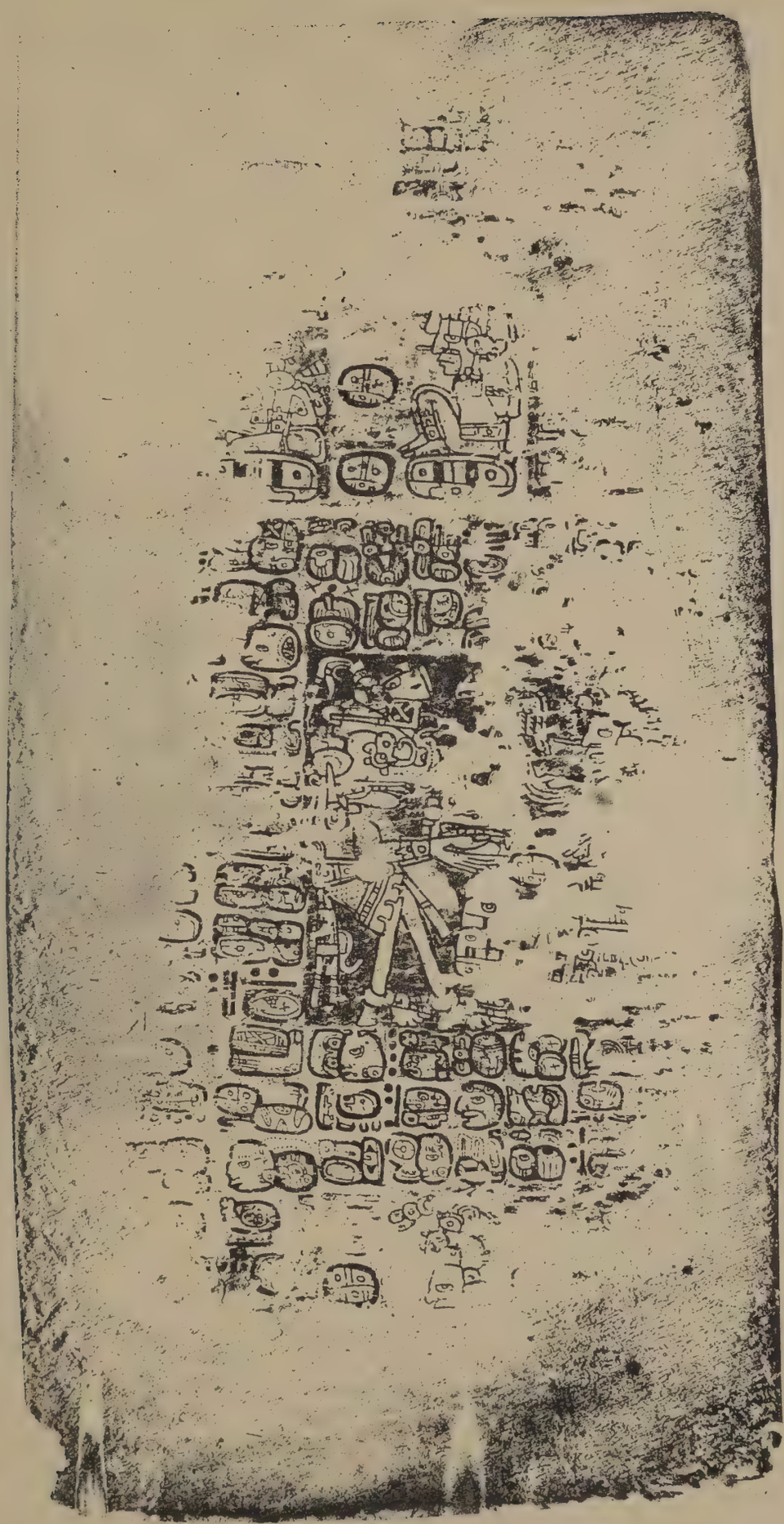


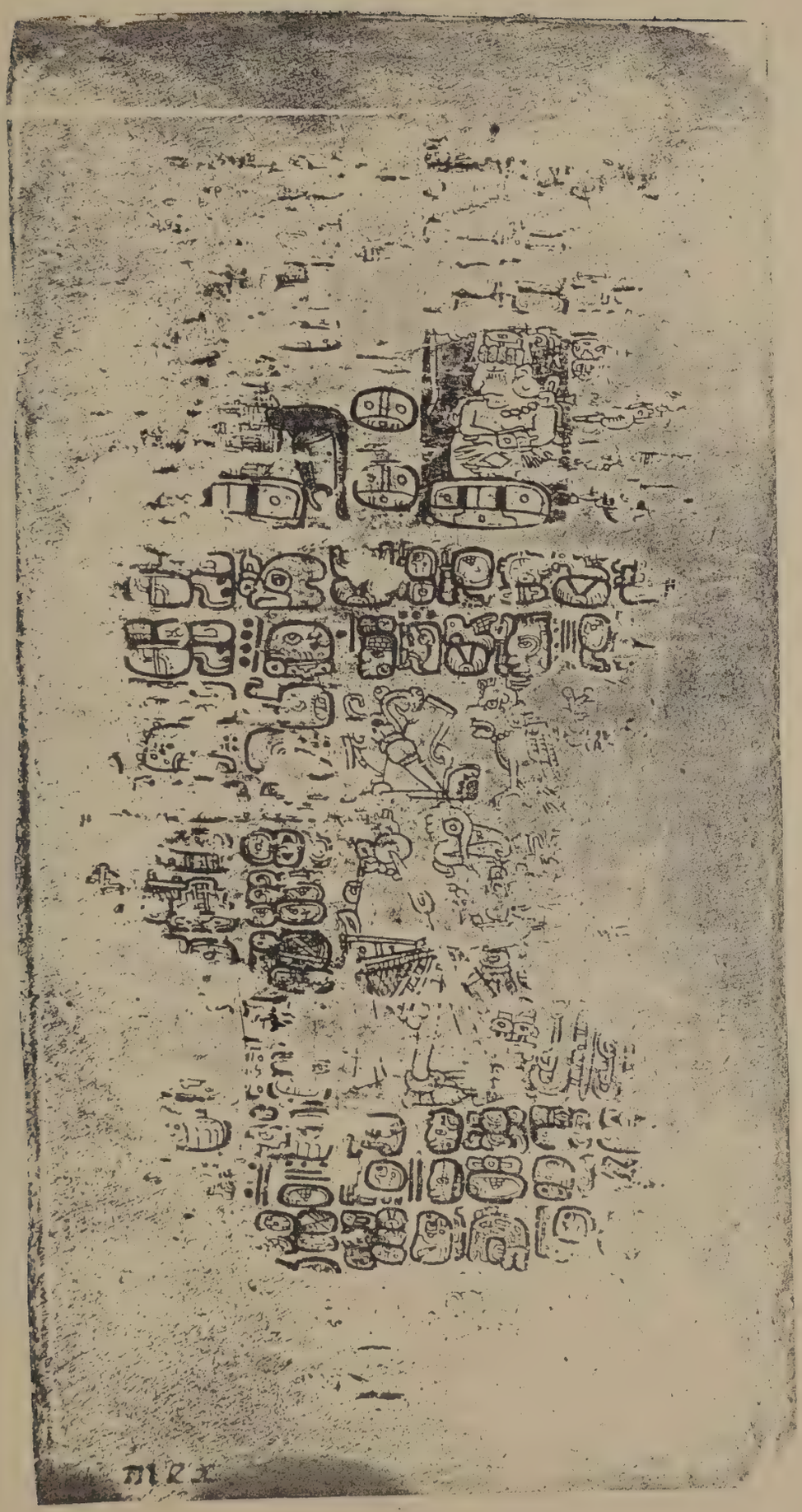


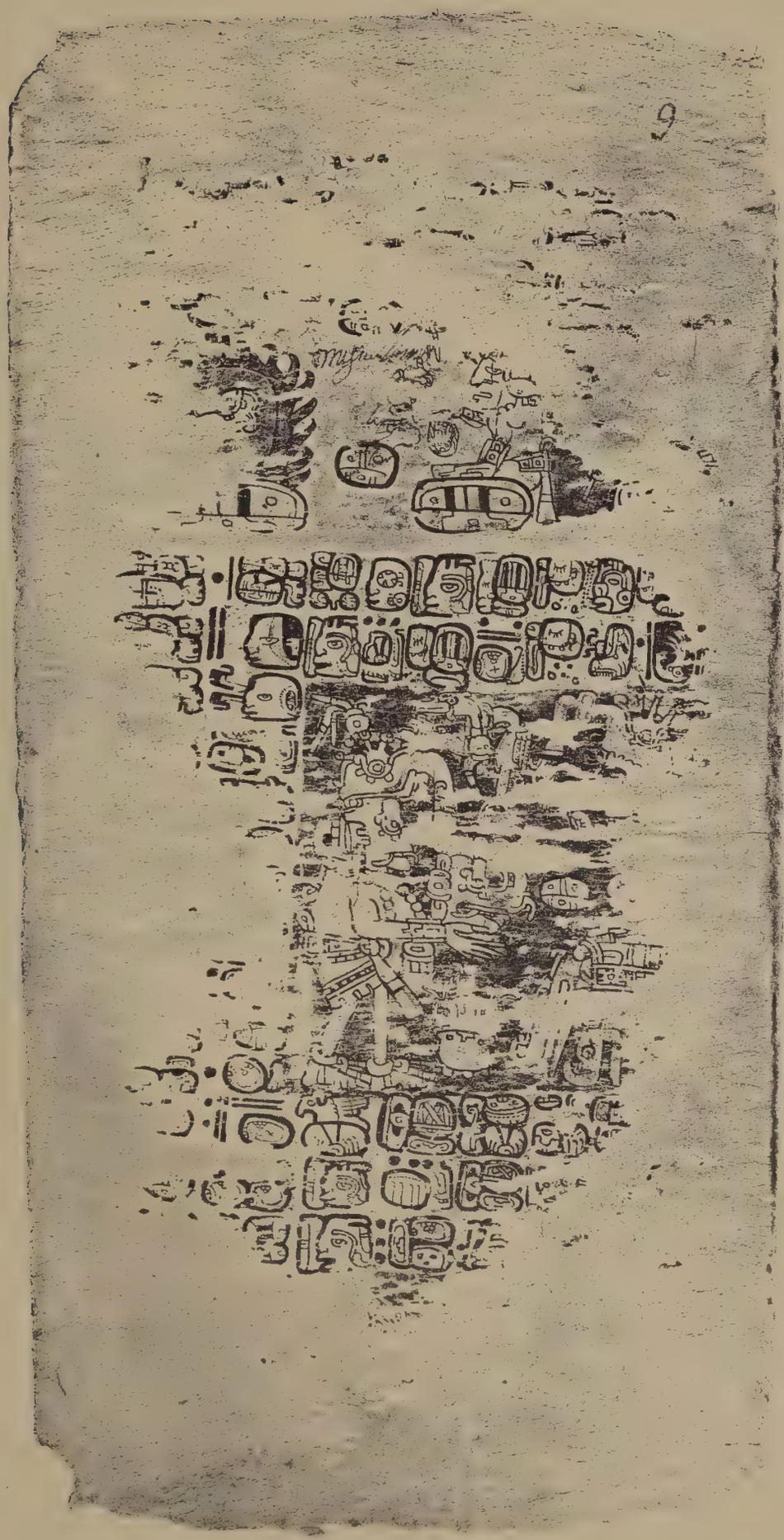
Imp. A. Lemercier, Paris.

Pl. 6.

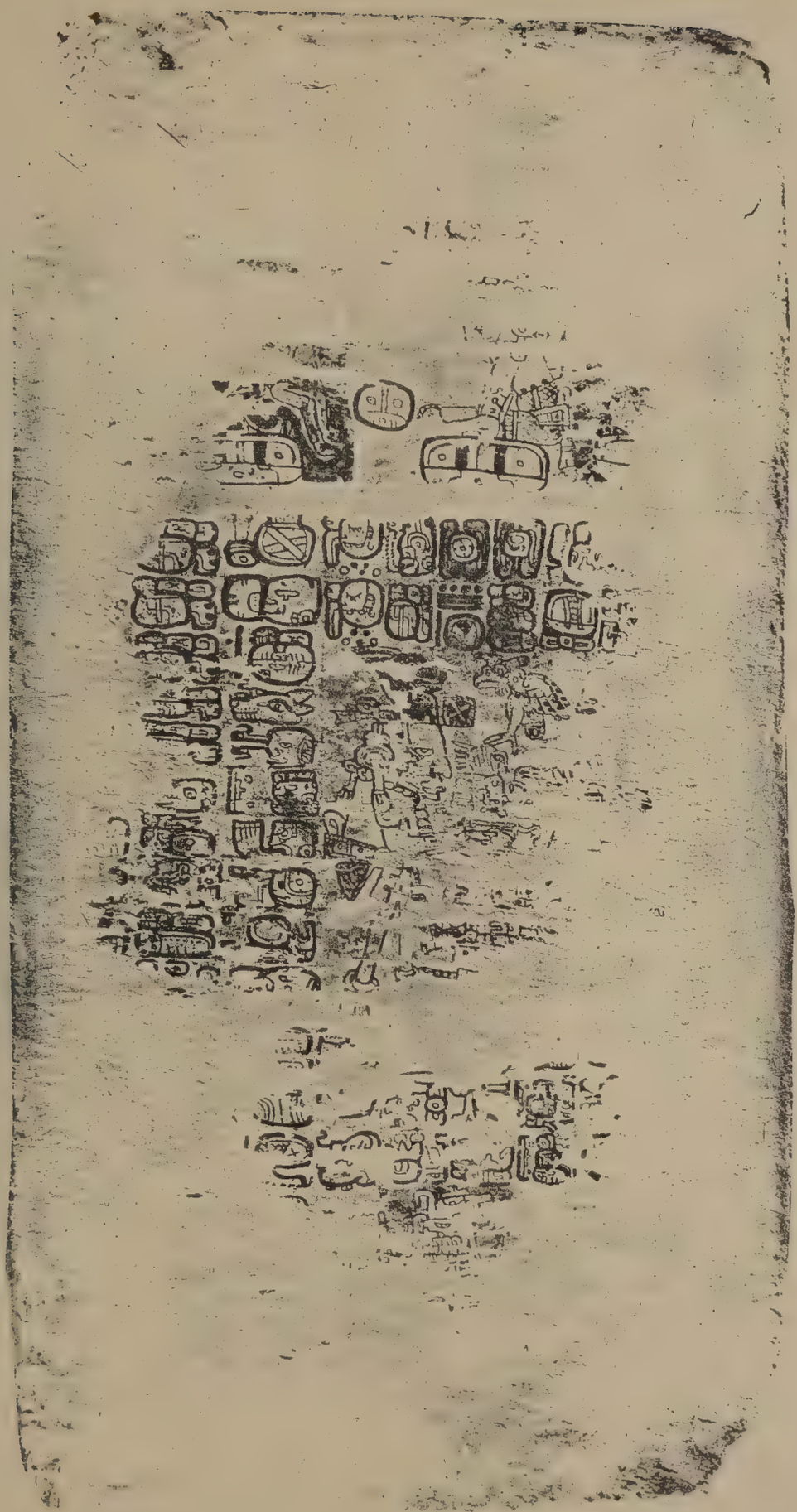




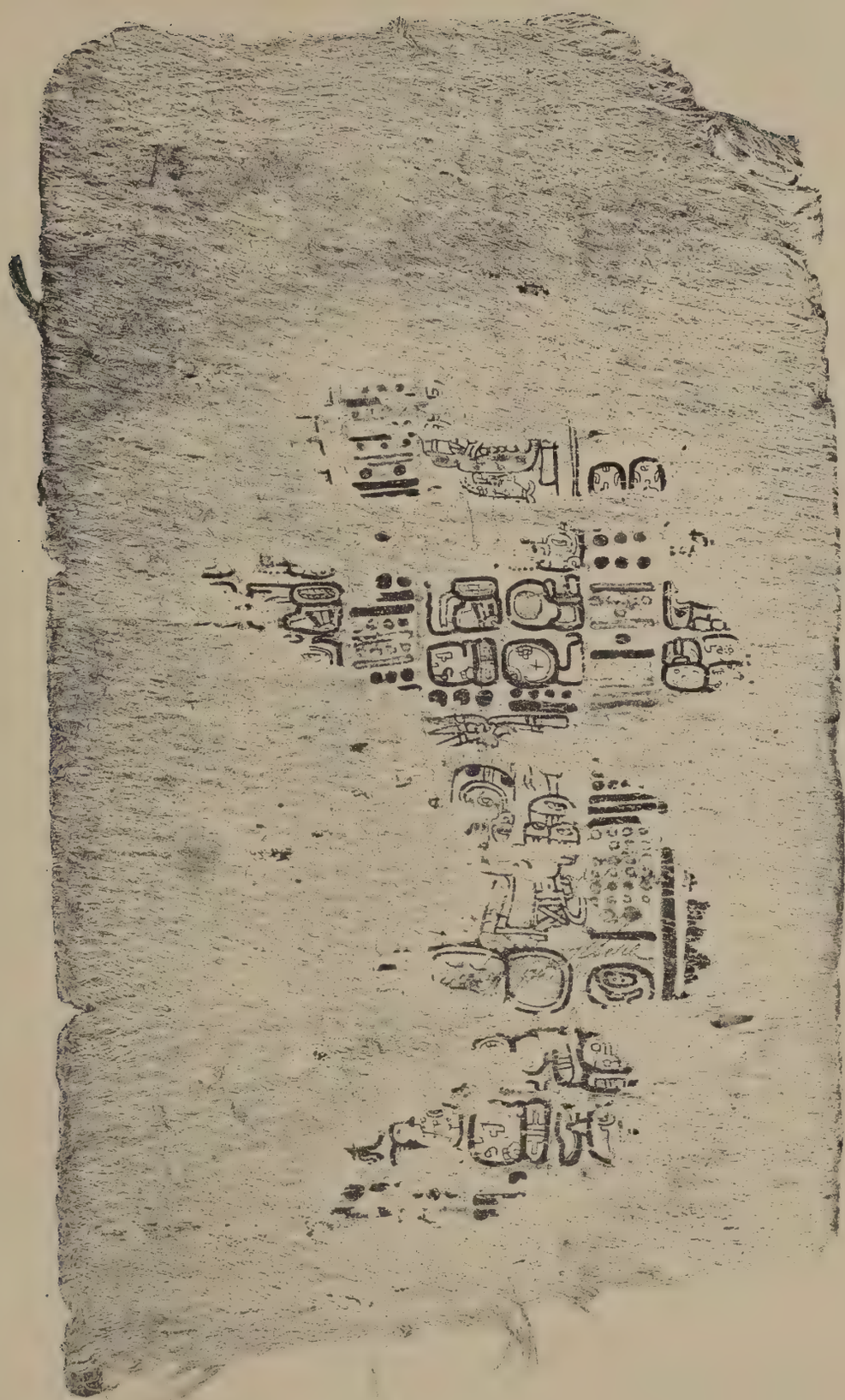


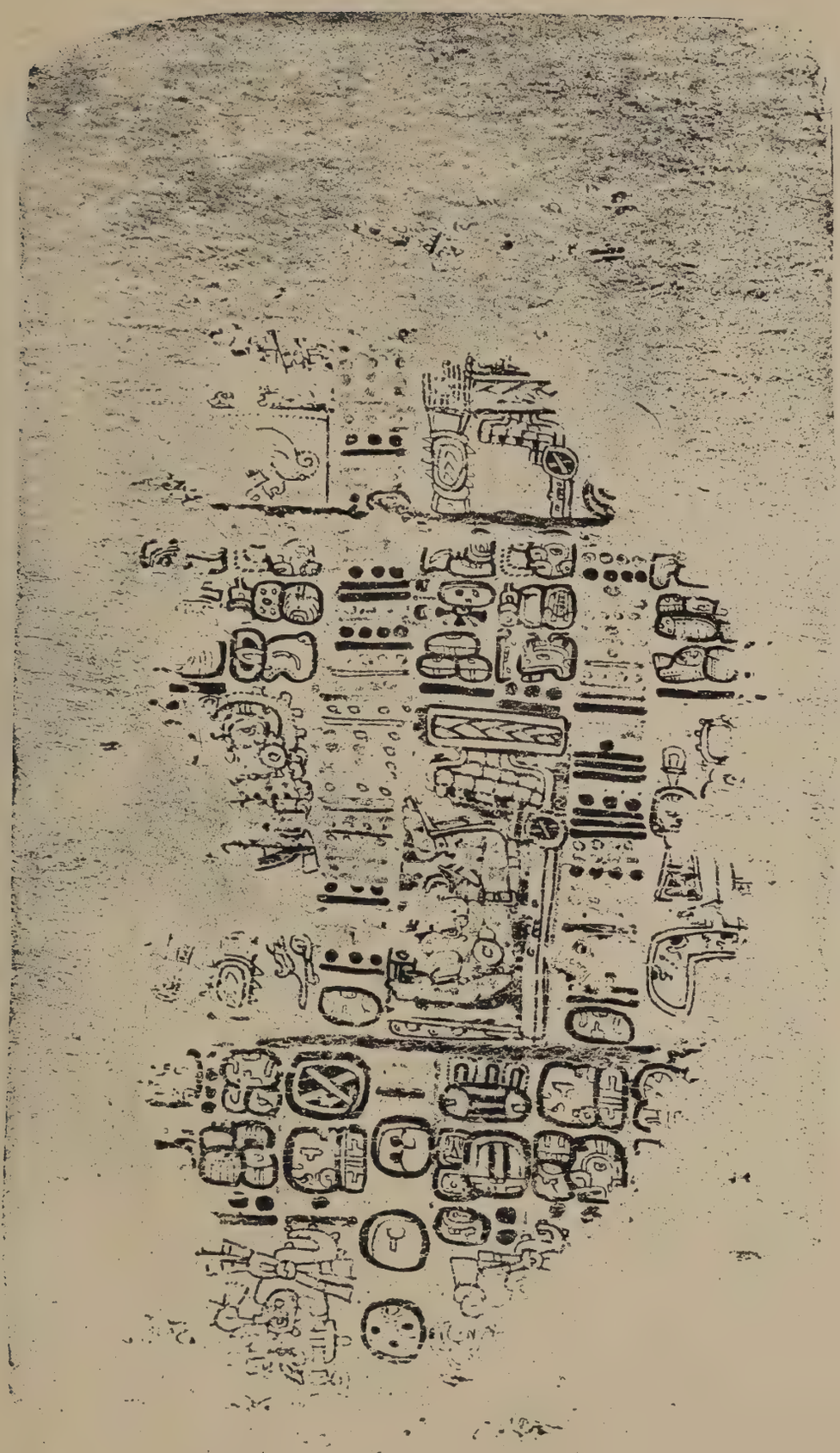


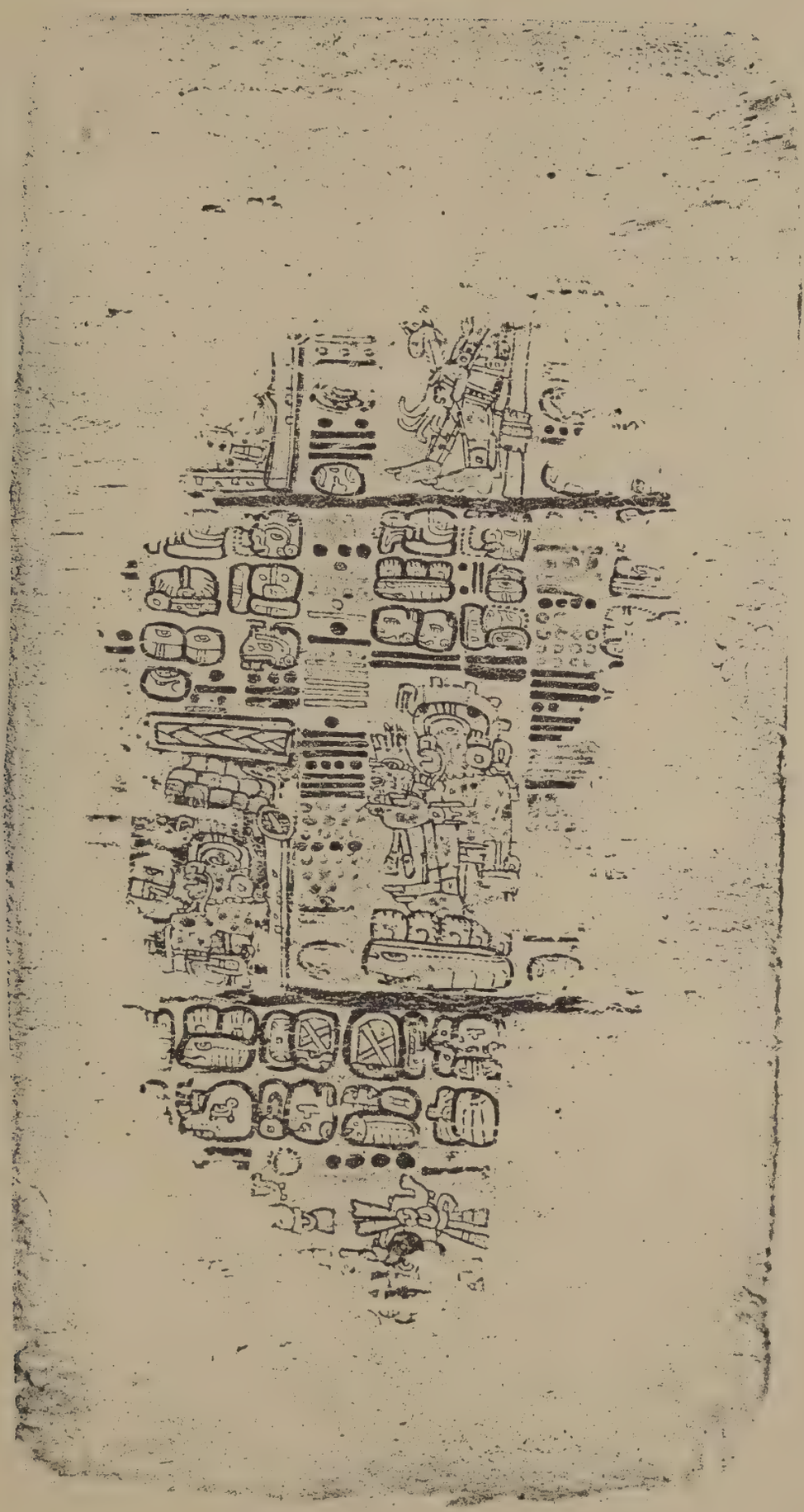
Imp. A. Lemercier, Paris.

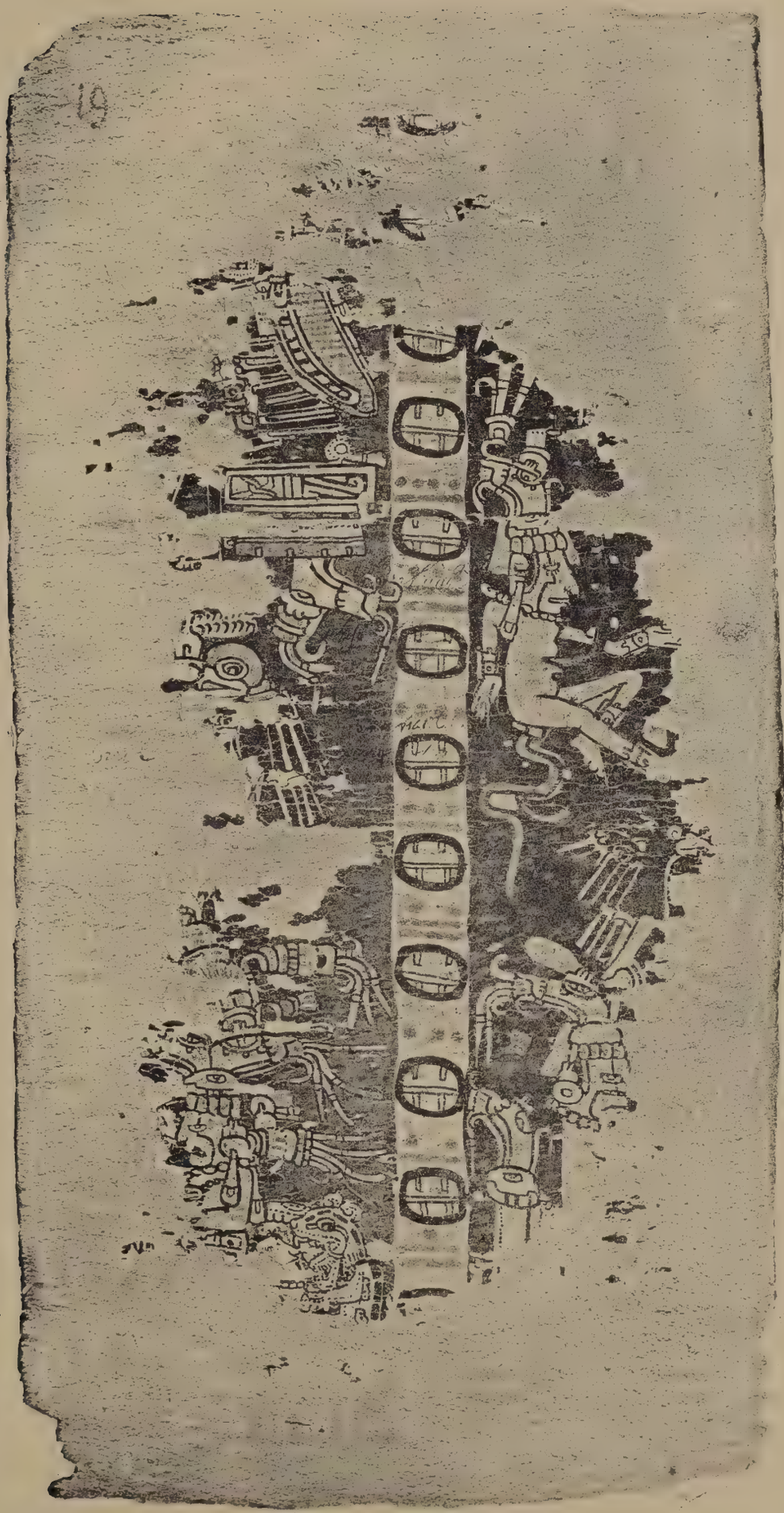


Pl. 12.

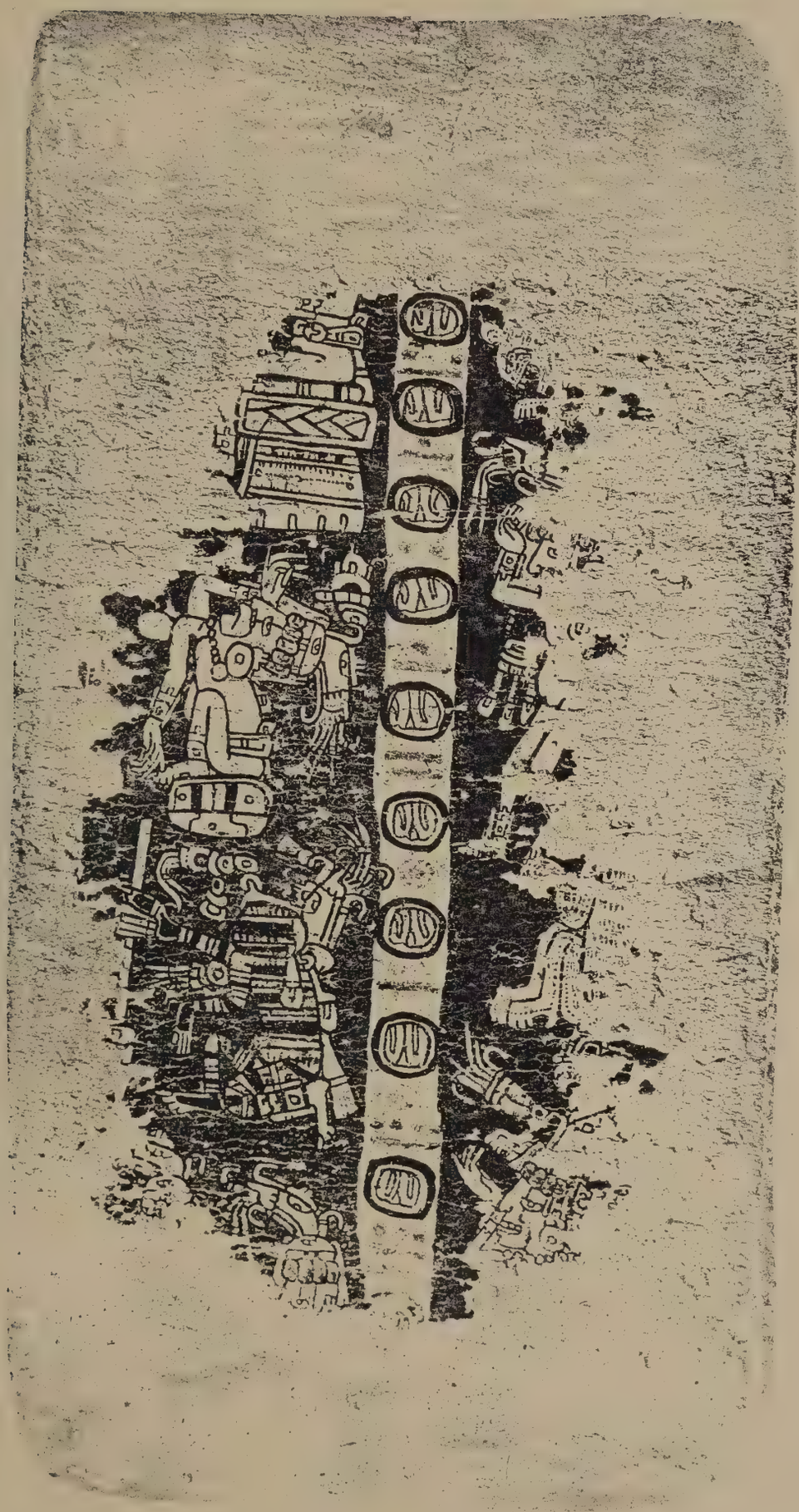

15

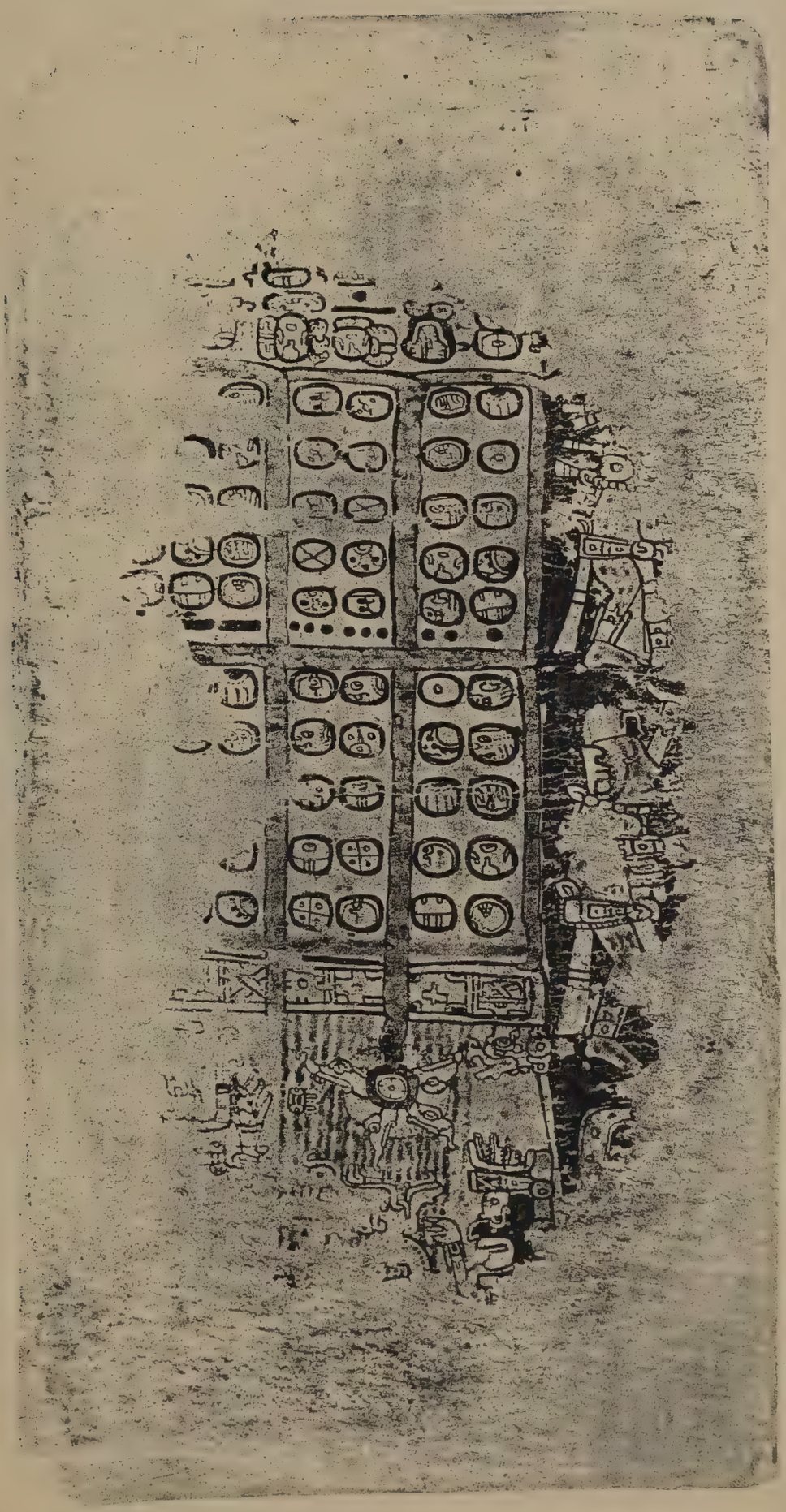


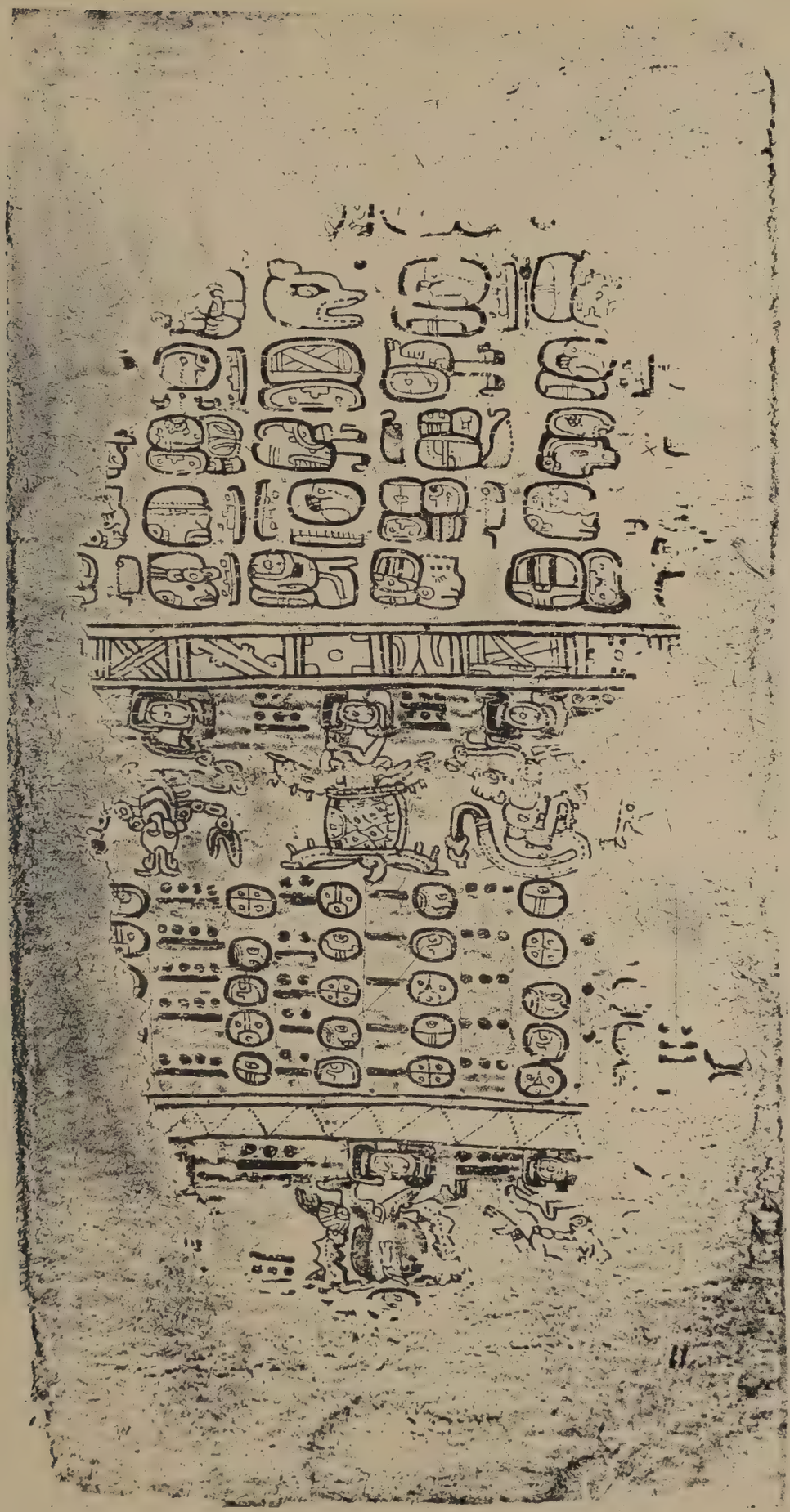




Imp. A. Lemercier & Cie Paris







APPENDICE

Note

SUR LES

Religions de l'Amérique Centrale

A l'époque de la composition des manuscrits katouniques conservés jusqu'à nos jours.

J'ai eu l'occasion d'étudier avec mes élèves de l'École des Hautes-Études les principaux mythes religieux de l'Amérique précolombienne, et de démontrer combien la propagation de ces mythes avait été considérable dans les temps antérieurs à la conquête (1). En attendant la publication de plu-

(1) Une de mes leçons, sur le mythe de *Quetzalcoatl* (le *Cuculkan* des Mayas) doit paraître prochainement dans les *Archives de la Société Américaine de France.*

sieurs monographies relatives aux dieux du panthéon yucatèque, monographies pour lesquelles je réunis tous les documents originaux dont je puis prendre connaissance, il ne me semble pas inutile de donner ici un aperçu du culte répandu dans la région isthmique à l'époque où remontent très probablement les quatre manuscrits katouniques qui nous sont connus. Cet aperçu facilitera, je pense, les attributions que nous avons à faire au sujet des peintures qui ornent ces précieux restes de la vieille civilisation transatlantique.

La découverte de l'Amérique s'est traduite, dans le domaine de la science et de la philosophie, par de nombreuses énigmes. Ces énigmes se simplifient de jour en jour, et quelques-unes d'entr'elles ont déjà reçu leur explication. Il appartient à la branche de la recherche contemporaine qu'on appelle « l'Américanisme » de résoudre celles qui doivent nous expliquer les évolutions successives des sociétés humaines du Nouveau-Monde.

Les investigations de l'anthropologie et de la linguistique tendent à nous faire voir, au-delà de l'Atlantique, des groupes essentiellement distincts de populations, entre lesquels il est bien difficile de trouver des liens assez étroits pour justifier la doctrine d'une unité de race dans le vaste hémisphère que nous a révélé le génie de Christophe Colomb. Au point de vue des carac-

tères somatologiques, il est indispensable d'établir plusieurs grands rameaux parmi les peuples de l'Amérique ; au point de vue des langues, le classement est plus complexe, et la diversité apparente ou réelle est si profonde que c'est à peine si l'on parvient de nos jours à répartir, tant bien que mal, les idiomes de ce continent en un nombre nettement déterminé de familles linguistiques.

L'ethnographie est plus favorisée, et tout contribue à montrer une étonnante unité dans le travail intellecteul des peuples de l'Amérique et dans leur manière de comprendre la marche des idées et de la civilisation.

Il ne m'appartient pas d'aborder ici l'étude à tant d'égards intéressante de l'ethnographie américaine : il me suffira de l'envisager sous une de ses faces, celle de la propagation et du développement de l'idée religieuse.

Le monde américain, qu'on appela « le Nouveau-Monde » lors de la découverte de l'immortel Génois, et qu'on désigne encore aujourd'hui sous ce nom, est certainement fort ancien. Je n'ai pas le goût de discuter, comme l'a fait Brasseur de Bourbourg, la question de savoir si son antiquité remonte au-delà des temps les plus recu-

lés de l'histoire de notre continent (1). Cette question, je la considère, — dans l'état actuel de nos connaissances, — comme à peu près aussi oiseuse qu'insoluble ; et je puis affirmer qu'elle a détourné de la voie de la critique sérieuse et du bon sens bien des hommes qui eussent pu rendre des services à l'érudition, s'ils avaient procédé avec un peu moins d'enthousiasme fantaisiste et un peu plus de prudence et de circonspection. On ne saurait cependant douter aujourd'hui que non-seulement l'homme existe depuis bien longtemps sur le sol américain, mais que les annales traditionnelles et même écrites des péripéties de son existence y remontent à des âges extrêmement reculés. La chronologie, qui a fait si souvent défaut aux indianistes lorsqu'ils se sont préoccupés des temps primitifs de la civilisation dans la presqu'île cis-gangétique, ne manque pas précisément dans la région des Montagnes Rocheuses et Cordillères. La pierre sculptée, les souvenirs historiques recueillis par les écrivains espagnols de la conquête et, ce qui est peut-être plus précieux, la littérature indigène, viennent successivement nous apporter leur concours pour nous per-

(1) Brasseur de Bourbourg a rapporté une opinion de M. Catlin, suivant lequel « le Yucatan aurait été sous l'eau, depuis que les monuments qui s'y trouvent ont été construits (*Quatre Lettres sur le Mexique*, p. 432).

mettre de déterminer un certain nombre de dates qui, — n'y en eut-il point d'autres, — suffiraient à la rigueur pour nous faire saisir les lois du développement civilisateur sur le territoire actuel du Mexique et sur celui des petits états de la région isthmique de l'Amérique Centrale.

L'étude des principaux mythes religieux de ces contrées, doit nous intéresser d'autant plus, qu'elle se rattache intimement au contenu des quatre manuscrits précolombiens transmis jusqu'à nous. La connaissance de ces mythes simplifiera certainement le rude labeur de l'interprétation des textes katouniques que nous rencontrons non-seulement sur ces quatre manuscrits rarissimes de la paléographie yucatèque, mais encore sur des inscriptions hiéroglyphiques dont le nombre s'accroit de nos jours de la façon la plus encourageante pour l'avenir.

Les savants qui ont à cœur d'éclaircir le beau et magnifique problème livré à leur intelligence et à leur perspicacité, doivent nécessairement s'engager dans deux voies différentes, en vue d'aboutir au même but et de faciliter le contrôle des résultats acquis : les uns ont pour mission de soumettre à une critique sévère et judicieuse les données recueillies par les écrivains de la conquête ou des siècles qui l'ont immédiatement suivie ; les autres ont pour tâche de demander aux monu-

ments de la statuaire et de l'écriture d'élargir le champ des faits connus et d'en rendre l'interprétation plus complète et plus précise.

Jusqu'à plus ample informé, nous devons réduire le domaine de la civilisation en Amérique aux territoires compris dans les bornes du Mexique, de l'Amérique isthmique et du Pérou. Cela ne veut pas dire que des découvertes ultérieures ne pourront pas étendre beaucoup plus loin les limites déjà si larges que je viens d'indiquer. Loin de là : la région qui fut occupée jadis par les « Mound-Builders » au nord, et celle des Chibchas au sud, viendront sans doute un jour réclamer leur place dans les annales de l'humanité militante. Mais jusqu'à présent, les conditions d'étude sont tellement meilleures au Mexique, au Yucatan et au Pérou, qu'on est tenté d'abandonner à nos arrières-petits-neveux le rôle de pionniers là où nous ne trouvons plus guère de nos jours, — en fait d'aborigènes, — que des êtres tombés fort bas dans les ornières de la barbarie et même de la vie absolument inculte et sauvage. L'histoire religieuse nous obligera d'ailleurs à franchir bon gré mal gré les limites dans lesquelles nous aurons essayé de nous maintenir ; car nous savons déjà que certaines traditions mythiques ont laissé des vestiges manifestes à peu près d'un bout à l'autre du vaste hémisphère américain. Les analogies auxquelles je

fais allusion semblent, il est vrai, se rapporter à des évènements qui ne remontent guère au-delà du moyen-âge transatlantique; mais il n'est pas impossible que les traces du culte primitif des Mexicains et des Mayas se retrouvent, elles aussi, bien en dehors des contrées dans lesquelles nous voyons évoluer la civilisation des deux peuples les plus célèbres de l'antiquité précolombienne.

Il faut néanmoins, en s'engageant dans cette voie, se méfier des écarts faciles de l'imagination. L'idée de trouver partout, aux époques primordiales ou réputées telles, des traces de monothéisme originaire, est de celles dont il ne nous est pas toujours licite d'éviter la dangereuse influence; et cette influence est sans doute plus funeste sur le terrain de l'américanisme que partout ailleurs, car c'est incontestablement sur ce terrain que les auteurs ont le plus abusé des hypothèses gratuites et des théories imaginaires et systématiques.

L'existence du monothéïsme à l'aurore de la civilisation du Mexique et du Yucatan ne me paraît guère contestable. L'histoire est obligée d'enregistrer des données qui ne permettent point de se refuser à la reconnaître. Quant au philosophe, à l'exégète, il lui sera permis de se montrer plus sévère, plus sceptique; et cela par la raison que le monothéïsme peut être tantôt la résultante d'un grand travail intellectuel chez un peuple, tandis que,

chez un autre, il n'indique qu'une insuffisance d'imagination et de facultés spéculatrices. Je désire faire usage en ce moment des procédés de l'historien et laisser de côté ceux de l'exégète et du philosophe.

Au moment où les Espagnols commencèrent à recueillir des renseignements sur les religions de l'Amérique Centrale, il me paraît évident qu'il existait, chez les peuples soumis à l'influence civilisatrice des Mayas, deux grandes manifestations religieuses : l'une, relativement récente, et cependant assez vieille pour avoir subi de graves altérations ; l'autre, antique, en partie méconnue par la masse des Indiens, et profondément menacée dans ses assises par le succès d'une prédication nouvelle. La tradition rapporte qu'il y avait en effet, dans le Yucatan, des prêtres de deux religions différentes : les uns professaient « le culte ancien », les autres, celui de *Zamna* et de *Cuculkan* (1).

Sur le culte de ces derniers, nous possédons de précieuses traditions. Tout au contraire, les indices relatifs à la croyance des premiers sont sans cesse insuffisants, vagues, parfois contradictoires. Il y a même lieu de penser qu'au siècle de Landa les prêtres de la religion primitive des Yucatèques n'en connaissaient plus guère

(1) Bancroft, *Natives Races*, t. III, p. 472.

l'esprit originel, et que cette religion avait été maintes et maintes fois, au travers des âges, altérée dans ses principes fondamentaux.

Le peu que nous savons au sujet de la foi primitive des Mayas est néanmoins suffisant pour nous permettre d'y voir un monothéïsme rudimentaire associé au culte du Soleil. Il paraît notamment établi que l'existence de ce culte, en tant que monothéïsme, ne fut pas de longue durée, et que bientôt les Indiens, tout en admettant la notion d'un dieu supérieur, furent entraînés à lui associer d'autres déifications secondaires. Les innombrables divinités du panthéon Yucatèque appartiennent, sans qu'on en puisse douter, bien plus à la religion antique qu'à la réforme moderne attribuée à Cuculkan ou à d'autres personnages des temps semi-historiques.

Dans la mythologie des Américains, il me semble désirable de distinguer deux périodes principales : la première durant laquelle on peuple les espaces célestes ou imaginaires d'une foule de divinités qui ne sont en quelque sorte qu'autant de manifestations du Dieu suprême (déification des forces de la nature, et ensuite des forces de la vie sociale) ; la seconde durant laquelle on décerne l'apothéose aux hommes qui, pendant leur vie, ont su gagner un ascendant sur les masses et leur faire subir les effets de la domination (époque des héros).

On a prétendu que le plus ancien dieu des Mayas était leur Priape appelé *Baklum Chaam* (1). Sans contester cette opinion, il me semble évident qu'elle résulte d'un malentendu, ou tout au moins, qu'elle ne nous est pas présentée sous son véritable jour. Les adorations phalliques ne sont primitives que là où l'on y a vu un symbole du principe de la Vie, personnifiée et déifiée. Le culte des organes de la génération, dont on rencontre des vestiges dans le monde entier, devait nécessairement perdre bientôt sa signification originelle et entraîner les dévots dans une voie de démoralisation et de débauche. Le Mexique anté-colombien nous en fournit les plus déplorables exemples (2). Baklum-Chaam a pu être au début une dénomination du Dieu suprême et primordial, tout comme la vie est le principe de l'existence; mais, par la suite, il n'a plus été qu'une idole de bas-étage, livrée aux instincts grossiers de la foule ignorante et sensuelle. En tant que dieu primitif, c'était le même que *Acat,* le dieu des Naissances, qui présidait à la formation des enfants pendant leur séjour dans le sein de la mère.

---

(1) Ce dieu était adoré à Tihoo, aujourd'hui Mérida, où on lui avait édifié un temple d'une grande splendeur (Bancroft, *Natives Races*, t. III, p. 467).

(2) Voy. Aubin, dans la *Revue Orientale et Américaine*, première série, t. III, p. 168.

Le culte phallique, chez les anciens Américains, parait étroitement uni à celui du Soleil et de la Lune, considérés comme les emblèmes célestes de la génération dans l'empyrée, de même que le Feu et la Terre l'étaient dans ce bas monde (1). A en croire les auteurs qui se sont occupés des pratiques religieuses de l'émisphère transatlantique, ce culte avait pris de toutes parts un prodigieux développement, et de nombreuses cérémonies, — que nous ne pouvons nous empêcher de considérer comme obscènes, mais qui n'avaient peut-être pas ce caractère aux yeux des Indiens, — prenaient place dans les temples et dans diverses cérémonies de la vie domestique. Le phallus était, en maint endroit, un objet d'idolatrie (2), et des statuettes religieuses en offraient l'image monstrueuse à la vénération des fidèles. Quelques-uns de ces objets, des vases notamment, ont été recueillis et conservés dans nos musées publics et dans quelques collections particulières. Ils ne suffisent cependant pas pour justifier les données des Espagnols qui se sont plu à nous montrer la vaste extension qu'avait pris le culte phallique au Nouveau-Monde, dans les temps antérieurs à l'invasion européenne.

---

(1) Bancroft, *Lebr, cit.*, t. III, p. 502.
(2) Les habitants de Panuco et de plusieurs autres localités « adorano il membro che portano gli huomini fra le gambe » (Ramusio, *Navigazioni*, t. III, f. 307).

Il ne me semble pas inutile de signaler un fait qui nous laisse incertains au sujet de la mesure dans laquelle on peut associer les cérémonies priapiques que nous racontent les auteurs espagnols à la religion proprement dite des Indiens de l'Amérique Centrale. Dans les quatre manuscrits hiératiques qui, seuls, sont parvenus jusqu'à nous, et dont le caractère religieux ne peut plus être contesté, on ne trouve aucune trace du culte des organes de la génération. Ces manuscrits sont cependant tous ornés de nombreuses images où les représentations priapiques devraient apparaître, s'il est vrai que le phallus et le chteis aient été un motif d'adoration constante chez les peuples de la contrée intérocéanique, comme il semble l'avoir été plutôt dans le centre de la civilisation mexicaine. On peut objecter que les livres katouniques que nous possédons sont trop peu nombreux pour nous faire connaître toutes les pratiques religieuses des anciens Indiens, et que les monuments sculptés, nous offrent, en revanche, d'assez fréquents emblèmes où l'on est autorisé à reconnaître l'équivalent du *lingam* de l'Hindoustan. L'observation que j'ai cru devoir présenter au sujet des codices yucatèques parvenus jusqu'à nous, est cependant de nature à donner quelques doutes sur la place qu'il faut accorder au culte phallique dans la religion des pays mayas. On sait que les fidèles de ces contrées avaient l'habitude

de se tirer du sang des parties nobles, en signe de mortification (1); mais ils opéraient une pratique analogue en se perçant la langue et les oreilles ; et c'est seulement la scarification des oreilles qui figure dans les manuscrits hiératiques qui nous sont connus (2).

Les témoignages sont trop précis pour qu'on puisse douter de l'existence de pratiques obscènes dans les cérémonies religieuses des anciens Indiens ; mais je crois que c'est à tort qu'on cherche à rattacher ces pratiques aux idées fondamentales sur lesquelles repose la religion primitive du Nouveau-Monde, et je suis enclin à n'y voir rien de plus qu'une preuve de la profonde dégradation morale dans laquelle étaient tombés les aborigènes de l'Amérique à l'époque de l'arrivée des descubridores castillans. Il appartient évidemment à la critique d'expliquer certains usages dont le caractère peut être plus ou moins obscur à nos yeux ; mais ce serait sans doute faire un abus exorbitant de ses procédés que de s'en servir pour justifier des pratiques qui ne sont autre chose

---

(1) Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, édition publiée par D. Juan de Dios de la Rada, à la suite de sa traduction espagnole de mon *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale* (Madrid, 1884, in-fol., p. 84).

(2) Voy. la fig. que j'ai reproduite dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, t. II, p. 192.

qu'un effet de la décrépitude des peuples parvenus à la dernière période de la caducité. Les nations de l'Amérique Centrale étaient pour la plupart arrivées à cette période, lorsque les Européens furent pour la première fois mis en contact avec elles.

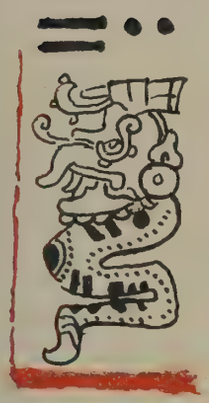
Un ordre d'investigations qui apporterait certainement de précieuses lumières au milieu des obscurités profondes de l'histoire religieuse de l'Amérique précolombienne, mérite d'être ici mentionné. Je veux parler de la recherche des attributs caractéristiques des divinités indiennes, à l'aide desquels il est parfois possible de les reconnaître sur les monuments et dans les manuscrits où ils sont représentés. En voici quelques exemples :

Le dieu *Hun-Ahpu Vuch* (1), créateur du monde et aïeul du Soleil et de la Lune, dans la mythologie des Quichés, avait pour signe caractéristique un long nez recourbé qui rappelait le *tapir*, animal sacré de l'Amérique Centrale (2). On représentait de la même façon le dieu *Hun-Ahpu-Utiu* (3), souvent confondu avec le précédent. L'image du Dieu au long nez figure sur plusieurs feuillets des

(1) « Un tireur de sarbacane au sarigue ». — Voy. plusieurs représentations du dieu au long nez extraites des manuscrits katouniques et reproduites sur ma PLANCHE B.

(2) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introduction, p. CXVIII.

(3) « Un tireur de sarbacane au chacal ».

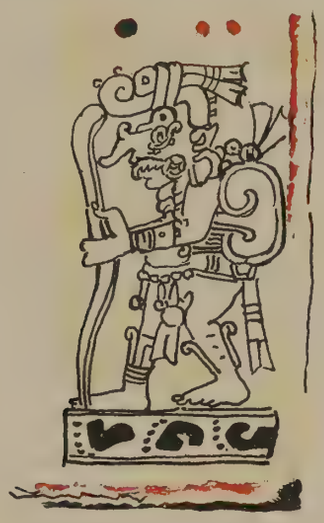


C. Cortesianus, p. 10.

C. Troano, p. 24.

C. de Dresde p. 68.

C. de Dresde p. 10.



C. de Dresde p. 65.

C. de Dresde, p. 47.

C. de Dresde, p. 43.

Rosny lith. Imp. Lemercier et Cie, Paris

HUN - AHPU - VUCH

et les dieux à nez en trompe

manuscrits hiératiques que nous possédons (1).

Un autre dieu, qui semble occuper une assez grande place dans le panthéon maya, est le dieu de la Mort, appelé *Yun-cemil*. On peut le reconnaître sur certaines pages de nos quatre manuscrits hiératiques (2), non seulement parce qu'on le représente avec une tête de mort, mais par le motif que, dans les légendes jointes à son image, figurent sans cesse des groupes de signes composés avec le caractère *cimi* « mort » (3). Ce dieu de la

---

(1) Notamment dans le *Codex Troano*, (édition Brasseur), pp. 24, 26, 27, 29, 30, 31, 33, 34, 35; 2*, 9*, 10*, 15*, 16*, 18*; — dans le *Codex Cortesianus*, (édition de Rosny), pp. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 18, 26, 35, 38, 39; — dans le *Codex Peresianus* (édition de Rosny), pp. 6 (?), 8 (?); — dans le *Codex de Dresde* (édition Fœrstemann), pp. 10, 11, 12, 22, 29, 30, 31, 33, 34, 36, 38, 39, 40, 42, 43, 47, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 69. — Il y a lieu de croire que le nez long et en forme de trompe était d'ailleurs l'emblème de toute une classe de divinités yucatèques qui appartenaient probablement à une évolution secondaire des croyances religieuses chez les anciens Indiens de l'Amérique Centrale.

(2) Voy. ma PLANCHE C, et dans le *Codex de Dresde*, pp. 13, 15, 45, 53; dans le *Manuscrit Troano*, pp. 28, 30, 34, 3*, 8*, 11*, 13*, 14*, 15*, 29*, 31*, etc.; dans le *Codex Cortesianus*, pp. 14, 16, 20, 29, 30, 36. — Le dieu *Yun-Cemil* a quelquefois pour marque caractéristique, une main placée au-dessous de l'oreille toujours dessinée comme le signe figuratif (Cp. les images du Dieu de la Main, dans le *Codex de Dresde*, édit. Fœrstemann, pp. 25, 26, 27, 28).

(3) On sait que le signe *cimi* « mort » faisait partie des caractères cycliques des anciens Mayas; mais on ne peut guère douter qu'il ait, en outre, été employé avec cette même signi-

Mort ou d'En-bas a été parfois confondu avec celui du Feu terrestre, emblème de la destruction, opposé à celui de la Montagne ou d'En-haut, présidant à la Vie dans la nature (1).

A la suite des divinités qui nous sont plus ou moins bien connues par les écrits des anciens auteurs espagnols, il faut en mentionner d'autres dont l'examen comparé des manuscrits américains nous révèle l'existence. On trouve notamment, dans plusieurs d'entre eux, un personnage sacré qui est caractérisé par le symbole de « la main » (2). Ce serait une personnification de la divinité Solaire, dieu d'En-haut et dieu du Sud, en opposition avec le dieu du Nord reconnaissable par l'attribut du poisson et du filet, ainsi que par le signe de l'empreinte du pied qui apparaît dans divers endroits du *Codex de Dresde* (3).

Un autre mythe des Indiens du Mexique et de l'Amérique Centrale, est également l'objet d'une

---

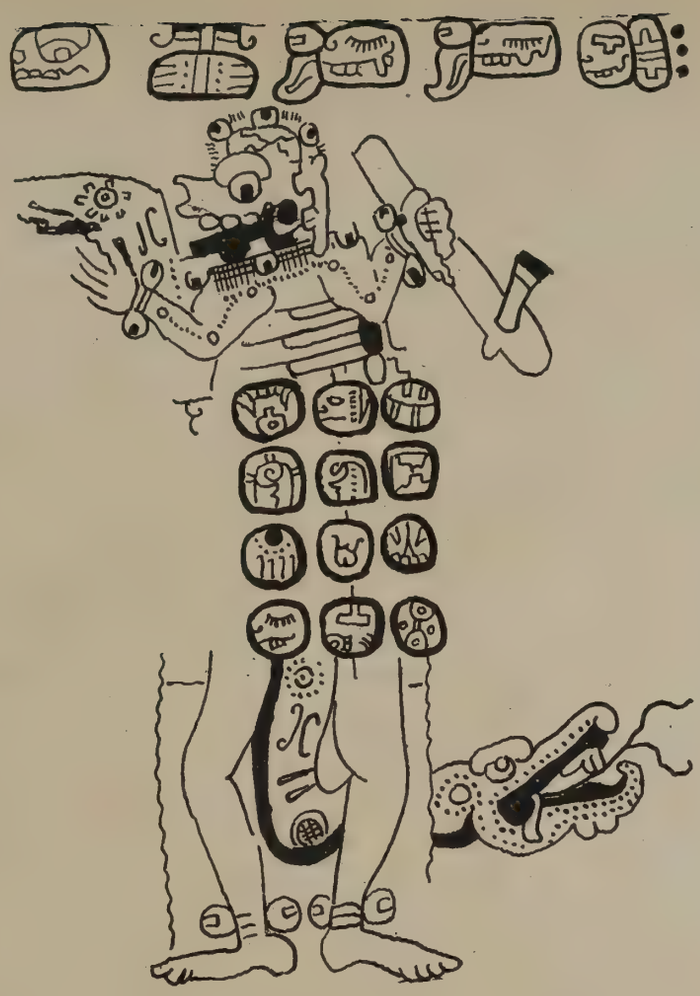
fication dans les textes « courants » en écriture katounique. On le rencontre, par exemple, dans le *Codex Troano* (p. 3), au-dessus d'un personnage qui n'a plus de tête et auprès du cou duquel on voit figurer la « hache », indice de sa décollation.

(1) Ce système de dualisme a été développé avec de curieux exemples empruntés aux manuscrits peints du Mexique, par feu Carl Sellack (*Lettres à M. Léon de Rosny sur la Mythologie comparée*, *.MSC.*, p. 18).

(2) *Codex de Dresde* (édit. Fœrstemann), pp. 25, 26, 27, 28.

(3) Edition Fœrstemann, pp. 26, 27, 28, 41, 45.

C. de Dresde, p. 53.

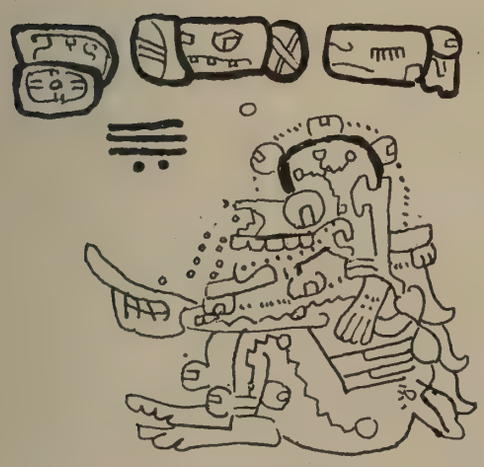


C. Cortesianus, p. 16.

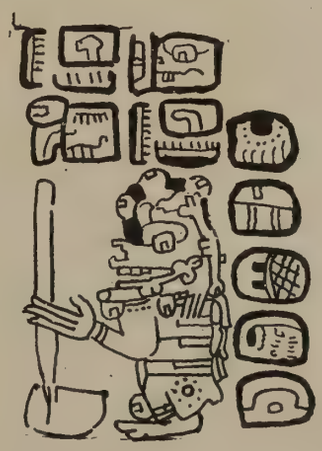
C. Troano, p. 29.*

C. Cortesianus, p. 14.

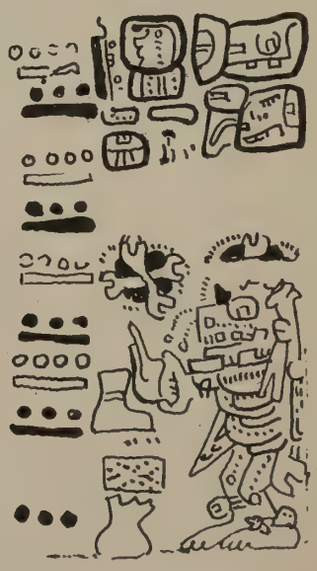
C. de Dresde, p. 15.



C. Troano p. 34.



C. Troano, p. 14.



C. Troano, p. 3.

Rosny lith.

Imp. Lemercier et Cie, Paris.

Représentations Yucatèques
du
DIEU DE LA MORT.

représentation curieuse dans le *Codex Troano*. Je veux parler du symbole caractérisé par le signe « œil ». La figure en question est peinte dans une série spéciale et tout particulièrement intéressante que j'ai déjà eu l'occasion de signaler. Un personnage, colorié en vert, peut-être l'image d'un enfant, est dessiné dans un ovale, et son œil est atteint par une pointe, tandis que l'encadrement du sujet est composé du signe « œil » vingt-trois fois répété (1). M. Sellack a observé que cet emblème se retrouvait dans plusieurs manuscrits mexicains, où « l'œil droit » était placé sous la garde du signe « maison » (*Codex Vaticanus*, I, p. 75), avec le dieu de l'Air pour régent; tandis que « l'œil gauche » se rencontrait sous la garde du signe « pluie », dont les régents étaient le dieu des Vents, et *Tlaloc*, dieu de la Terre (2).

Le culte des Bacab, ou divinités des Quatre points cardinaux, paraît occuper une place importante dans les manuscrits katouniques qui nous sont connus. L'image de ces dieux, que j'ai constatée dans le *Codex Cortesianus* (3) a été admise par les américanistes, et la planche qui les représente, et que j'ai publiée pour la première fois, a déjà été l'objet de plusieurs reproductions, non

(1) *MSC. cité*, p. 35.
(2) *Codex Troano*, p. 23.
(3) Planches 41-42 de mon édition héliographique.

seulement dans des écrits d'érudition proprement dite (1), mais dans des livres publiés pour le grand public. Ce culte se rattache intimement à celui des arbres sacrés de l'antiquité américaine. Je me propose d'en faire l'objet d'un mémoire spécial pour lequel j'ai déjà réuni un dossier de renseignements de nature à intéresser, je l'espère, les archéologues qui font des antiquités américaines l'objet spécial de leurs doctes investigations (2).

---

(1) Notamment par M. Cyrus Thomas, dans le *Third annual Report Report of the Bureau of Ethnology* (Washington, 1885), et dans son extrait intitulé *Notes on certain Maya and Mexican Manuscripts*, pl. II et pass.

(2) Voyez, sur ma PLANCHE D, plusieurs figures relatives au culte des Bacab, à côté desquelles se trouvent des groupes de signes katouniques que j'ai pu déchiffrer et qui représentent les quatre points cardinaux affectés chacun à l'un des dieux Bacab.

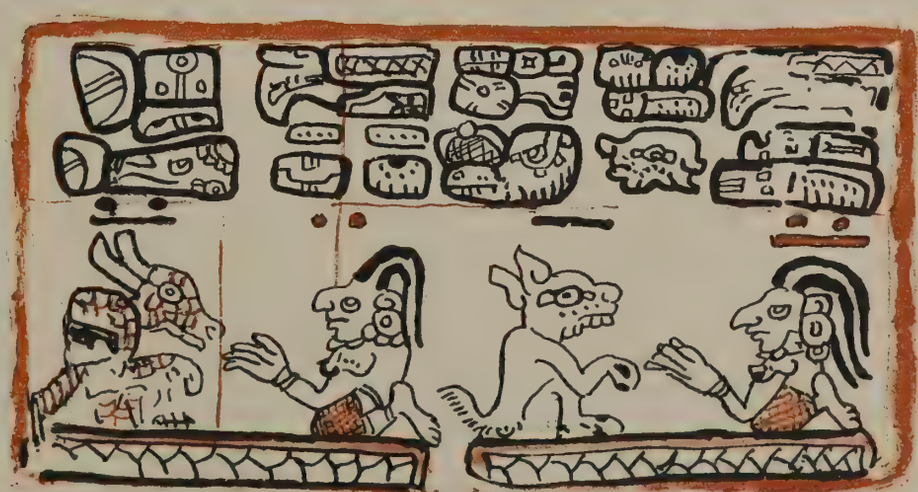
1

C. Troano, p. 25*

2.

C. Troano, p. 22*

3.



Rosny lith. C. Troano, p. 21* Imp. Lemercier et Cie, Paris

LE CULTE DES BACAB

GLOSSAIRE DES NOMS

DE

Divinités Yucatèques

A

A-YUM-CHAC, le Dieu protecteur des Eaux.

ABAH, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

ABCHUY-KAK, héros maya. — Le nom de ce héros, dans lequel figure le mot *kak* « feu », signifie probablement « l'épervier enflammé ».

ACAN-TUN, « la pierre qui gémit » ; divinité antique (LND.).

ACANUM, divinité de la Chasse. — Voy. *Acanum-zuhuy*.

ACANUM-ZUHUY, « la vierge qui gémit » ; divinité de la Chasse, protectrice des forêts. — Voy. *Zuhuy-zip*.

ACAT, dieu de la Vie. Il présidait à la formation et au développement des enfants dans le sein de leur mère.

AGUAL ou AGHUAL, le dernier des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque. (Cf. le maya *akbal*, 20e et dernier des signes de jour).

AH-BALAM « le Tigre mâle » ; nom de plusieurs divinités antiques, protectrices des Bois.

AH-BULUC-BALAM, « le mâle des onze tigres » ; nom d'une divinité antique, protectrice des Récoltes.

AH-CABOHUIL, le Dieu Suprême, dans l'ancien Guatémala (suivant Garcia, *Origen de los Indios*, p. 330).

Ah-cacab « le mâle du Sol » ; divinité protectrice des Monuments antiques.

Ah-can-uolcab « le Serpent mâle de la terre ronde » ; divinité antique, protectrice des Récoltes.

Ah-chun-caan, « le principe mâle du Ciel ; divinité antique de Ti-hó ou Mérida.

Ah-citz, divinité de la Pêche maritime.

Ah-coc-Ah-mut, « la calebasse-mâle, oiseau mâle » ; nom d'une divinité identifiée avec Itzamna.

Ah-culen-oib, nom de quelques divinités antiques (Br.).

Ah-hulneb. — Voy. *Ah-ulneb.*

Ah-kak Nexoi, dieu de la Pêche.

Ah-kin-xóc « le Prêtre qui siffle » ; nom du dieu de la Musique, astrologue et enchanteur (Cog.). — Autrement appelé *Pizlimtec.*

Ah-pua, divinité de la Pêche maritime (Lnd.).

Ah-Ulneb, « l'Archer » ; divinité antique de l'île de Cozumel. Il est représenté tenant dans ses mains un arc et des flèches.

Ahulena. — Voy. *Ah-Ulneb.*

Ahau-Chamahez « le Seigneur sorcier qui pile » ; dieu de la Médecine.

Ajmak, divinité du Guatémala.

Ak-chuy-kak « le mâle du Feu suspendu » ; dieu de la Guerre.

Amal-cum « autour du bassin » ; divinité de la Pêche.

Atit, déesse du Maïs, au Guatémala. Elle était épouse du dieu *Copichoch.* — Ce fut, suivant Fuentes, une reine mythique qui vécut quatre siècles et qui fut la souche des familles princières du Guatémala.

Avilix, nom d'un dieu des Quichés, protecteur de la famille des *Nihaïb*, soumis et parfois identifié au dieu *Tohil;* symbole de la Tempête. — Voy. *Hacavitz.*

B

Bacab, nom des dieux des Quatre points cardinaux qui avaient pour mission de soutenir le Ciel. Cogolludo les mentionne, sous les noms suivants : Zacal Bacab, Canal Bacal, Chakal Bacab et Ekel Bacab. Landa les énumère dans l'ordre suivant : pour le sud *kan,* le bacab *Hobnil,* autrement appelé *Kanal-Bacab, Kan Pauah-tun* et *Kan Xib-chak ;* — pour l'est *muluc,* le bacab *Canzicnal* ou *Chacal-*

bacab ou *Chac Pauah-tun* ou *Chac Xib-chac;* — pour le nord *ix*, le bacab *Zan-zini* ou *Zacal-bacab*, ou *Zac Pauah-tun*, ou *Zac Zib-chac;* enfin, pour l'ouest *cauac*, le bacab *Hozan-ek*, ou *Ekel-bacab*, ou *Ec Pauah-tun*, ou *Ek Xib-chac*. (Brasseur appelle à tort le troisième *Zac Zic-chac*, et fait usage, sans doute par suite d'une erreur d'impression, dans la traduction française, du caractère cyclique *ik* au lieu de *ix*).

Le mot *Bacab* désigne, suivant quelques américanistes, une amphore qu'on remplissait d'eau pendant les cérémonies religieuses qui se pratiquaient aux Quatre points cardinaux. Ces amphores ( ) ou *canob* se rattachaient intimement au culte des dieux Bacab et faisaient allusion aux cieux (maya : *cánob*) supportés par ces quatre dieux. On les voit figurées au feuillet 27 du *Codex Cortesianus* sous la forme de l'image dont les contours sont peints en bleu, couleur des eaux. Dans ce Codex, les quatre amphores sont surmontées des groupes de signes que j'ai déchiffrés comme signifiant « les Quatre points cardinaux ». Il y a là, je crois, une nouvelle confirmation de l'exactitude des résultats acquis à la paléographie yucatèque.

Bacab (trinité des). Cette trinité, sur les caractères de laquelle il subsiste les plus grands doutes et qui parait avoir été imaginée, dans sa forme moderne, sous l'inspiration des idées chrétiennes, comprenait : 1. *Izona*, le grand-père ; — 2. *Bacab*, fils du grand-père et de la vierge *Chiribias*; — 3. *Echuah* ou *Ekchuah*, le Saint-Esprit.

Il est possible que cette trinité repose à quelques égards sur d'anciens mythes indigènes; mais dans la forme où nous l'a fait connaître Las Casas, elle doit être considérée comme une pure invention des missionnaires espagnols.

Baklum-chaam, divinité priapique présidant aux fœtus

et aux naissances ; adorée tout particulièrement à *Tihó* (Mérida).

BATZ, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

BEEN, l'un des vingt héros de la mythologie chiapanèque (maya : *Ben* ou *Been*).

BOLON-ZACAB « les Neuf Terres blanches » ; nom d'une divinité dont le culte se rattache à celui des quatre *Bacab*. — Voy. ce nom.

C

CABRAKAN, dieu des Tremblements de terre, chez les Quichés, était fils du héros divinisé *Vukub-cakix* ; il fut vaincu par *Hun-ahpu* et *Xbalánqué*. — Voyez ces noms.

CAHOGH, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

CANAL-BACAB « le dieu d'En-haut »; l'un des dieux des Quatre points cardinaux auquel était affecté le signe *kan*. — Voy. *Bacab*.

CANZICNAL, l'un des dieux des Quatre points cardinaux ou *Bacab*, auquel était affecté le signe *muluc* (Levant). — Voy. *Bacab*.

CEIBA. — Voy. *Imox*.

CHABIN, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

CHAC, divinités protectrices des Eaux et des Cultures. Aux mois *cben* et *yax*, on célébrait en leur honneur une fête appelée *ocna*, c'est-à-dire de la rénovation des temples. Une autre fête de ces mêmes dieux était pratiquée au mois de *mac*; on leur associait alors, dans les sacrifices, le dieu *Itzamná*. Le nom de *Chac* était aussi celui d'un ancien roi d'Izamal, auquel on attribue l'invention de l'Agriculture. On désigne également *Chac* comme le dieu Géant.

CHAC PAUAH-TUN, l'un des dieux des Quatre points cardinaux, le même que *Canzicnal*. — Voy. ce nom.

CHAC XIB-CHAC, l'un des dieux des Quatre points cardinaux, le même que *Canzicnal*. — Voy. ce nom.

CHACAL-BACAB, l'un des dieux des Quatre points cardinaux, auquel était affecté le signe *muluc* (Est).

CHAMAL-KAN, principal dieu des Cakchiquels. Il avait

pour symbole une chauve-souris.

CHANAN, l'un des vingt héros de la mythologie chiapanèque.

CHIBIRIAS. — Voy. *Chiribias*.

CHIC, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

CHICUNE «principe des êtres», divinité du Darien, suivant Las Casas.

CHIMALCAN, autre nom du dieu Cakchiquel appelé *Chamal-kan*.

CHIMALMAT, nom de la femme du héros divinisé *Vukub-cakix*, et mère de *Zipacna* et de *Cabrakan*. — Voy. ces noms.

CHINAX, l'un des vingt héros primitifs de la mythologie chiapanèque.

CHIPIRIPÉ, dieu du Ciel, habitant au haut de l'empyrée; adoré dans la province de Pocorosa.

CHIQUINAUT, dieu du Vent, au Nicaragua.

CHIRIBIAS, la Sainte-Vierge des Mayas; divinité dont le rôle a été imaginé par les missionnaires espagnols. — Voy. *Bacab* (trinité des).

CHITOLON-TUN, dieu de la Médecine (Cog).

CHUY-KAK, divinité de la Guerre.

CIAGAT « la Petite »; divinité du Nicaragua qui passe pour avoir aidé le grand dieu Tamagostat à recréer les habitants de la terre, après le déluge.

CINCHAU-YZAMNÁ, orthographe fautive du nom du dieu maya *Kinich-Ahau-Yzamná*.

CIPATTONAL, grande déesse du panthéon de Nicaragua, habitant le pays où le Soleil se lève. Elle est l'épouse du grand dieu *Tamagostat*. On lui doit la création, de concert avec son époux, des êtres qui avaient été détruits par le déluge.

CIT-BIL, nom d'une ancienne divinité dont on se servit pour désigner l'Être Suprême, lors de la conquête espagnole.

CITBOLONTUN, dieu yucatèque de la Médecine. — Voy. *Ix-chel*.

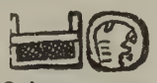
COCOHUA « les deux Serpents ». Ce sont deux frères jumeaux, les *Hun-Ahpu* qui livrèrent des combats à *Xibalba*. On les représente parfois sous la forme de deux serpents roulés autour d'un bâton. (Br.)

COLEBIL XBOLON-CHOCH, « la Princesse des neuf Scarabées »; divinité protectrice des Abeilles.

COPICHOCH, héros guatémalien qui, suivant Juarros, aurait régné à Tulan. — Voy. *Atit*.

CUCUMATZ.—Voy. *Gucumatz*.

CUCULKAN.— Voy. *Cukulcan*.

CUKULCAN « le Serpent à plumes de quetzal », grand instituteur religieux des peuples de l'Amérique Centrale, auquel les indigènes ont rendu les honneurs de l'apothéose. Il est identique au *Quetzalcoatl* des Mexicains, au *Gucumatz* des Quichés, et à plusieurs autres chefs des religions de l'Amérique du Nord et même du Sud. (Voy. mon étude sur *Le mythe de Quetzalcoatl*, Paris, 1888). Une grande fête, en l'honneur de ce dieu, était célébrée sous le nom de  *chic-caban*. Suivant une tradition mythique, qu'on n'a pas encore appréciée, ce me semble, à sa juste valeur, Cuculkan, qui était venu enseigner une foi nouvelle, détruit les dieux du paganisme indien, et, à ce titre, est identifié avec la personne de l'*Ehecatl* mexicain.

CUM-AHAU « le Bassin Auguste »; dieu des Enfers.

E

ECALCHOT, divinité du Nicaragua, surnommée *Huehue* « le Vieux ». Elle aida *Tamagostat* à créer de nouveau les êtres de la terre après leur destruction par le déluge.

ECHUAH ou EKCHUAH, dieu des Marchands, des Routes et des Voyageurs. Le nom de ce dieu a été intercalé dans la trinité des *Bacab*, inventée par les missionnaires espagnols. —Voy. *Bacab* (trinité des). On avait l'habitude d'ériger, sur les routes, à ce dieu, des autels, composés de six pierres plus ou moins informes, au milieu d'un monceau d'autres pierres que les voyageurs, à leur passage près des monuments, se faisaient un devoir d'apporter en signe de vénération.

EK-BALAM-CHAC « le dieu du Tigre étoilé (léopard) » ; divinité yucatèque, rattachée au culte des Quatre *Bacab*. — Voy. ce nom.

EK-CHUAH, dieu des Planteurs de Cacao. —Voy. *Echuah*.

EK-PAUAH, l'un des surnoms du dieu *Ekel-Bacab*. —Voy. ce nom.

EKEL-BACAB « le dieu ardeur de la Lumière » ; l'un des dieux des Quatre points cardinaux, auquel était affecté le signe *cauac* (Ouest).—Voy. *Bacab*.

cauac (Couchant). — Voy. *Bacab.*

EKEL-XIBCHAC, l'un des surnoms du dieu *Ekel-Bacab.* — Voy. ce nom.

ETAB, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

EVOB, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

F

FAMAGOSTAD. — Voy. *Tamagostat.*

FOMAGATA. — Voy *Tamagostat.*

G

GUCUMATZ, le même que le *Cukulcan* maya et le *Quetzalcoatl* mexicain; personnage divinisé par les Quichés.

Le nom de *Gucumatz* a été également celui d'un roi célèbre chez les Quichés.

H

HACAVITZ, dieu de la Foudre des *Ahau-Quiché*, parfois confondu avec *Tohil* qu'on a identifié avec *Gucumatz.* — (Voy. ce nom). Hacavitz est également placé dans la Trinité quiché avec les dieux Tohil et Avilix.

HIX, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

HOBNIL ou *Hobnil-Canal-Bacab*, l'un des noms du dieu Bacab appelé *Canal*, patron des Planteurs de Cacao. A ce dieu est rattaché le signe cyclique que *kan* (le Sud).

HOBO ou HOB-O, divinité de Péten-Itza, la principale de la religion des Itzaèques. On lui offrait des sacrifices humains.

HOX-CHUN-CHAM, dieu de la Guerre, chez les Itzaèques.

HOZAN-EK « l'Étoile du soir »; l'un des noms du dieu Bacab autrement appelé *Ekel-Bakab.* A ce dieu est rattaché le signe cyclique *cauac* (le Couchant)

HUBO. — Voy. *Hobo.*

HTUB-TUN, dieu de l'Éloquence et des Richesses.

HUN-AHAU. — Voy. *Hunhau.*

HUN-AHPU-UTIU, aïeul de la Lune; divinité yucatèque. C'est également une des quatre grandes divinités de l'ancienne religion des Nahua, parfois identifiée avec *Cuculkan.*

HUN-AHPU-VUCH, aïeul du Soleil; divinité yucatèque

au long nez. *Hun-ahpu* est également le nom d'un héros nahua représenté par le xxe signe dans le calendrier quiché. Il part de la ville de *Utlatlan*, capitale des Quichés. — Voy., dans ce volume, p. 66, et au nom *Vukub-Cakix*.

HUN-AVAN, divinité guatémalienne. — Voy. *Hun-chevan*.

HUN-BATZ, divinité quiché, protectrice des Beaux-Arts; onzième signe des calendriers Quiché, Tzendal et Cakchiquel (*Oxomatli* du calendrier mexicain). Cette divinité fut changée en singe par le dieu *Hun-ahpu*.

HUN-CHEVAN, divinité guatémalienne qui créa le monde avec la permission de son père *Xchmel* et de sa mère *Xtmana*, et avec le concours de son frère *Hun-avan*.

HUN-CHUEN, divinité quiché protectrice des Beaux-Arts; frère de *Hun-batz*. — Le caractère *chuen* du calendrier maya répondrait, suivant Brasseur, au nom de ce dieu, qu'il identifie avec le *Piltzinteuctli* des Mexicains.

HUN-CHUN-CHAN, divinité guerrière des Itzaéques, qui présidait aux Sacrifices et rendait des oracles.

HUN-HAU ou HUN-AHAU « Le Dieu unique », divinité suprême du monde infernal.

HUN-HUN-AHPU, fils de *Xmucané*, héros guatémalien qui combattit les souverains de Xibalba et porta la guerre dans la région de Palenqué. — Voy. *Xmucané*.

HUN-PIC-TOK « huit mille lances » dieu de la Guerre dont le temple existe encore à Izamal.

HUN-TOH, divinité quiché de l'Orage et de la Pluie, créatrice du Feu. — Voy. *Tohil*.

HUNAB-KU « le Dieu Unique », divinité principale des Mayas ; assimilé au dieu *Kinich-ahau* ou *Kinch-ahau* « Œil du Soleil » (et par une faute d'orthographe *Kine-hahau*). — Ce Dieu, réputé incorporel, n'était l'objet d'aucune image (Voy. Cogolludo, *Historia de Yucatan*, lib. IV, ch. 6). Les autres divinités, durant la période ancienne de la religion yucatèque, étaient placées à une telle distance de *Hunab-ku* que l'on peut considérer cette période comme caractérisée par une sorte de monothéisme dont nous ne connaissons pas d'ailleurs la nature et la portée. Le dieu *Kinich-*

ahau, lui aussi, semble appartenir à une époque de monothéïsme postérieure ou parallèle à celle de Hunab-ku. — Voy. *Kinch-ahau*.

HUNA-EEL « le Porteur de grands testicules », suivant l'abbé Brasseur ; héros antique.

HURAKAN, dieu du Ciel, du Tonnerre et de la Tempête, chez les Quichés ; dieu - serpent, autrement appelé *Tohil* et invoqué comme créateur du monde par *Kukulcau*. Il avait pour messager et pour oiseau symbolique le *voc*, sorte d'épervier (ou de vautour) qui dévore les serpents (Voy. *Codex de Dresde*, édition Fœrstemann, p'. XXXVI).

I

IG ou *Ik* « le Soufle », divinité ou symbole du Vent et de l'Esprit (*Éhécatl* des Mexicains), représenté par le caractère dans le calendrier yucatèque.

IGH, l'un des vingt héros de la mythologie chiapanèque. — Voy. *Ik*.

IK, divinité adorée par le peuple de Istlavacan.

IMOX, le Serpent, l'un des vingt héros chiapanèques, considéré comme le premier ancêtre des Indiens, ayant pour symbole ou pour représentation l'arbre sacré appelé *ceiba*. Identifié avec *Cipactli*.

ITZA-MAT-UL, l'un des noms du dieu *Itzamná*.

ITZAMNÁ. — *Zamná*.

ITZEN-KAAN, l'un des noms du dieu *Itzamná*.

ITZEN-MU-YAL, l'un des noms du dieu *Itzaqmná*.

IX-AZALUOH, déesse du Tissage, épouse du grand dieu *Kinch-ahau* (Cogoll.).

IX-BUNIÉ, nom d'une ancienne déesse yucatèque mentionnée par Landa.

IX-CHEBEL-YAX, déesse de la Broderie en fils de couleurs et des tissus de plumes.

IX-CHEL, déesse des Accouchements. On avait l'habitude de placer sa statue sous le lit des femmes en mal d'enfant. Identifiée avec *Cit-bolun-tun* ou *Quit-bolon-tun*. Elle était particulièrement adorée dans la petite *Isla Mujeres*, ainsi nommée à cause du culte de cette déesse.

IX-KAN-LEOX, la Mère des dieux ; déesse qu'on attribue pour épouse à *Zamná*.

IX-MOL, déesse protectrice des petits Enfants.

IX-QUIC « la Femme-Sang »,

épouse de *Hun-hun-ahpu*. Le mot *ix*, qui figure dans ce nom (maya : *ix*) désigne « une femelle ». — Voy. *Xquiq*.

Ix-tab « la Femelle de la corde », déesse des Suicides.

Izóna, le grand-père, première personne de la Trinité yucatèque mentionnée par Las Casas. — Voy. *Bacab* (trinité des).

J

Julup, le dieu Mauvais, seigneur de la Terre, opposé, chez les Quichés, au dieu *Kij*. On lui sacrifiait des enfants dont on arrachait le cœur pour le déposer sur une pierre placée devant sa statue.

K

Kab-ul « la Main opératrice », suivant Lizana ; l'un des noms du dieu *Zamná*.

Kak-u-pacat, dieu de la Guerre.

Kan-Pauah-tun, l'un des quatre *Bacab*, dieux des Quatre points cardinaux ; le même que *Hobnil*. — Voy. ce nom.

Kan-Xib-chac, l'un des quatre Bacab, le même que *Hobnib*. — Voy. ce nom.

Kanal-acan-tun, idole maya qu'on enduisait du sang des victimes.

Kanal-bacab, l'un des dieux des quatre points cardinaux, auquel on affectait le signe *kan* (Sud)

Kanil, divinité adorée par le peuple de Istlavacan.

Kan-uayeyab, idole yucatèque se rattachant au culte des quatre dieux Bacab. On en fabriquait la statue en terre dans les années *kan*.

Kinch-ahau « le seigneur Œil du Soleil », grand Dieu de la mythologie yucatèque, identifié avec *Itzamná*. — Le dieu de l'Est, suivant Landa, se nommait *Kinich-ahau*. Il est figuré sous la forme d'un personnage accroupi ayant un grand œil en guise de tête, et se trouve à côté du groupe *lakin* que j'ai interprété par « Orient », et auquel mes nouvelles études m'engagent à maintenir cette valeur (Cf. *Codex Troano*, p. 25*, et ma Planche D,

dans le présent volume.

KINICH-AHAU. Voy. *Kinch-ahau.*

KINICH-KAK-MO «l'Ara de feu, Œil du Soleil» ; grande divinité yucatèque, adorée principalement à Izamal.

KIJ, le dieu Bon, seigneur de la lumière, opposé au dieu *Julup*, chez les Quichés. — Voy. ce nom.

KUKULCAN « le Serpent à plumes de quetzal » ; le même que le *Quetzalcoatl* des Mexicains-Toltèques et que le *Gucumatz* des Indiens Quichès. Quelques auteurs pensent qu'on doit identifier *Kukulcan* avec *Zamná*. La tradition rapporte que la cour du premier fut établie d'abord à Chichen-Itza, ensuite à Mayapan, tandis que celle du second se trouvait à Izamal; mais le nom même de Chichen-Itza semble favoriser la théorie de l'assimilation des deux personnages. (Voy. mon étude sur le *Mythe de Quetzalcoatl*).

L

LAMBAT, un des vingt héros de la mythologie chiapanèque (maya : *lamat.*)

M

MACAT « le daim », divinité du Nicaragua.

MAM « l'Aïeul » ; désignation du dieu ou héros symbolisé par le signe *Imox*. — Voy. ce nom.

MASAYA, déesse des Volcans, au Nicaragua.

MAZAT. — Voy. *Macat.*

MIQUETANTEOT, divinité Infernale, au Nicaragua ; la même que *Mictlantecutli* des Mexicains.

MIXCOA, dieu des Marchands, au Nicaragua.

MOLO, l'un des vingt héros primitifs des Chiapanèques.

MOLTUZEC, le dieu des Jours néfastes.

MOX. — Voy. *Imox.*

MOX-IC, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

MULU. — Voy. *Molo.*

P

PACAM, dieu et sorcier, chez les Quichés.

PAKOK, dieu des Combats, chez les Itzaèques.

PIZLIMTEC, dieu de la Poésie. Probablement le même que *Ah-kin-xóc.*

Q.

Qabauil, Dieu, chez les Quichés.

Quia-teot, dieu de la Pluie et de l'Orage, au Nicaragua, assimilé au *Tlaloc* des Mexicains.

Quit-bolon-tun. — Voy. *Cit-bolon-tun.*

T.

Tabai, dieu de la Chasse.

Tamacaztobal, ange de la religion du Nicaragua, d'un caractère douteux.

Tamagostat (nom écrit *Famagoztad* par Brasseur et par Squier), l'un des dieux créateurs du Ciel et de la Terre chez les Nicaraguans, identifiés par Müller, avec le *Fomagata* ou divinité Solaire des Muyscas (Amérique du Sud).

Tamaoteo ou *Tamaoteot*, grand dieu du Nicaragua.

Taracazcati, ange de la religion du Nicaragua, d'un caractère douteux.

Teobat, idoles du Nicaragua.

Teobilché, fils du grand dieu *Tamaoteo*, au Nicaragua; rattaché à un mythe d'origine chrétienne.

Teot (mexicain : *Teotl*) « les dieux », chez les Nicaraguans.

Tepeu, dieu Quiché, parfois confondu avec *Gucumatz*; le dieu de la Syphilis. Ce nom n'est rien autre qu'une désignation honorifique.

Tipotani, grand dieu des Nicaraguans.

Toh. — Voy. *Tohil.*

Tohil, le principal dieu des Quichés, était représenté, dans le calendrier, au neuvième jour, par le signe de l'Eau (mexicain : *atl*); identifié avec *Gucumatz Votan* ou *Akbal* (signe cyclique

Tox, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

Tzimin-chac, dieu du Tonnerre chez les Itzaèques.

Tziquin, l'un des vingt héros divinisés de la mythologie chiapanèque.

Tzotiha-chamalcan, grand dieu des Cakchiquels.

V

Votan, l'un des vingt chefs qui arrivèrent de l'ouest civiliser les Quichés. On l'a identifié avec *Zamná*, bien que son rôle civilisateur semble avoir eu surtout pour centre d'évolution le

pays de Chiapas. Comme Zamná, il fut tout à la fois roi, législateur et prêtre. Son nom figure le troisième parmi ceux des vingt jours du calendrier chiapanèque. Votan serait parti d'un endroit appelé *Valum-Votan*, où Ordoñez voit l'île de Cuba ; il alla ensuite à la demeure des Treize-Serpents, que le même auteur considère comme une appellation américaine des îles Canaries (??). Comme il appartenait à la race des *Chan* ou Serpents, la légende le fait disparaître à la fin dans un trou de serpent qui traversait la terre de part en part et atteignait jusqu'à la limite du ciel.

Suivant Lorenzo de Bienvenida, Votan aurait été le père de *Zamná*. (Voy. ce nom).

VUKUB CAHIX « les Sept perroquets » ; nom d'une divinité quiché.

X

XBAKIYALO. — Voy. *Xbaquiyalo*.

XBALANQUÉ « le petit Tigre » ; divinité quiché, qu'on fait venir d'*Utlatlan*. Après sa mort, il ressuscite sous la forme d'un « homme-poisson ». Il métamorphosa ses frères en singes.

XBAQUIYALO ou *Xbakiyalo*, grande déesse Quiché, épouse de *Hun-hun-ahpu*, et mère de *Hun-batz* et de *Hun-chuen*.

XCHMEL, grand dieu guatémalien, qui existait avant la création du monde. Il avait pour épouse *Xtmana* (Garcia, *Origen de los Indios*, p. 329).

XIBALBA « la Taupe mâle », le mauvais Esprit, chez les Quichés.

XIB-CHAC. — Voy. *Chac xibchac*.

XPIYACOC, autre nom du dieu guatémalien *Hun-ahpu-vuch*.

XMUCANE, autre nom de la divinité guatémalienne *Hun ahpu-utiu*.

XNUC « la Vieille femme » ; nom de l'ancienne déesse de la Terre. Brasseur l'identifie avec la *Xmucané* des Quichés et avec l'*Oxomoco* des Mexicains.

XOCBITUM, dieu de la Musique, protecteur du Chant.

XQUIQ ou *Ix-quic* « la Femme-Sang » devient enceinte en recevant un crachat que lui jette *Hunhun-Ahpu* et donne le jour à deux jumeaux *Hun-Ahpu* et *Xbalanqué*. — Voy. ces noms.

XTMANA, déesse guatémalienne, épouse du dieu *Xchmel*. — Voy. ce nom.

Y

YAX-CHÉ, l'Arbre de la vie céleste (El árbol de la vida celestial, (LAND). — Représenté dans les textes par l'image de la virilité. — (Voy. mon *Vocabulaire de l'écriture hiératique*).

YAX-COC AHMUT, un des noms de *Zamná*.

Z

ZACAL-BACAB, l'un des dieux des Quatre points cardinaux auquel était affecté le signe *ik* (Nord). Le dieu du Nord, comme je l'ai dit plus haut, avait pour symbole caractéristique le signe de l'empreinte du pied. On peut en trouver la représentation dans le *Codex de Dresde* (édit. Fœrstemann, pp. XXVII et XXVIII) où l'on voit une scène qui concorde avec les cérémonies que décrit Landa pour les sacrifices des années *ix* (Llegados sahumavan la imagen como lo solian hazer, y degollavan la gallina... etc.). —Voy. *Bacab*.

ZAC-PAUAH-TUN, l'un des dieux des Quatre points cardinaux, le même que *Zakal-Bakab*. — Voy. ce nom.

ZAC-ZIB-CHAC ou *Zac-Xib-Chac* (?) l'un des dieux des Quatre points cardinaux, le même que *Zacal-Bacab*. — Voy. ce nom.

ZAC-ZINI, l'un des dieux des Quatre points cardinaux, le même que *Zakal-Bacab*. — Voy. ce nom.

ZAKI-NIMAK, divinité quiché.

ZAKI-NIMA-TSYIZ, divinité quiché.

ZAMNÁ, personnage mythique auquel on attribue la première civilisation du Yucatan. Il est également appelé *Itzamná*. Les Indigènes l'adoraient comme un Dieu (le llamaban tambien Ytzamná, y le adoraban por Dios). La tradition rapporte qu'il était venu des pays occidentaux en compagnie de plusieurs chefs, parmi lesquels quelques-uns croient que se trouvait *Votan* (Voy. ce nom). Quand on lui demandait comment il s'appelait, il répondait *Ytzen-caan*, *Ytzen-muyal*. Parmi les nombreuses inventions dont on lui fait honneur, on cite surtout l'écriture hiéroglyphique ou katounique. Tout à la fois roi, législateur et pontife, les Indiens en nt fait le Fils du Soleil.

Quelques américanistes le confondent avec *Cuculkan*, ce qui n'est pas impossible; mais c'est très à tort, je pense, qu'on l'a identifié avec le dieu antique *Kinich-Kak-mo*. Zamná passe pour le fondateur de l'empire yucatèque, dont il aurait édifié les principales villes, notamment *Maya-pan* « étendard » ou « capitale des Mayas ». Il a donné son nom au peuple Itzaèque, et est mort après de longues années de règne. Quelques auteurs rapportent que sur sa tombe a été élevée la ville de *Izamal* ou *Itzamat-ul*, devenue par la suite un lieu célèbre de pélerinage; d'autres savants attribuent la fondation d'Izamal à Zamná lui-même et prétendent qu'il y établit sa cour. (Voy. Carillo y Ancona, *Historia antigua de Yucatan*, p. 143).

ZIPACNA, divinité quiché, fils aîné de *Vukub-Cakix*, frère de *Cabrakan*. En une nuit, il fit sortir de terre les volcans du Guatémala. Symbole des Tremblements de terre. — Voy. *Cabrakan*.

ZUHUY-KAK « la Vierge du Feu », déesse protectrice des Vestales yucatèques, fille du grand dieu *Kinich-ahau*. Autour de ses autels, on avait sculpté des phallus gigantesques. (En el fondo del patio de las vestales, lo presenta en una variedad de posturas, de las que, sin embargo, ninguna es obscena). Le couvent des anciennes vestales yucatèques, dont il reste encore des ruines très remarquables, est désigné sous le nom de *Casa de las Monjas*. (Hæc monumenta ex undecim phallis constant, omnibus plus minusve fractis, undique dispersis, atque solo semiobrutis, duorum circiter vel trium pedum mensuram habentibus. D. Justo Sierra).

ZUHUY-ZIB, divinité de la Chasse et des Forêts.

ZIPITABAÏ, dieu de la Chasse et des Forêts.

PUBLICATIONS

DE

M. LÉON DE ROSNY

SUR

L'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

ET

la Paléographie Yucatèque

ARCHIVES PALÉOGRAPHIQUES DE L'ORIENT ET DE L'AMÉRIQUE, publiées avec des notices historiques. — Tome 1er. *Paris*, 1872. — Un vol. in-8°, et un vol. d'Atlas de 156 planches en noir et en couleurs.

On trouve, dans ce volume, parmi les articles consacrés à l'Archéologie américaine :
Note sur une inscription inédite du Yucatan.
Explication du manuscrit mexicain dit : *Codex Telleriano-Remensis*.
Le Codex Yucatèque de la Bibliothèque Nationale de Paris, etc.

The author, M. Léon de Rosny, professor of Japanese at the Paris École des Langues Orientales, has long since establi-

shed his reputation as one of the best Oriental scholars of the day. We have... besides a number of texts translated and commented upon, which make of the book we have just been reviewing an admirable guide to those who wish to study the science so thoroughly discussed by M. de Rosny ».

(*School Board Chronicle*, 18 novembre 1871).

ESSAI SUR LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. *Paris*, 1876. — In-fol., avec 19 planches en noir et en couleurs.

« M. Léon de Rosny a repris à nouveau l'étude de ces textes; il l'a fait avec autant de sagacité que de prudence. Son Mémoire inspire la plus grande confiance. »

(Adr. de **LONGPÉRIER**, présentation de l'ouvrage à l'Institut, *Journal Officiel* du 3 janvier 1877).

« Si la prudence et l'esprit de critique que M. de R. a montré jusqu'à présent ne se démentent pas avant la fin du Mémoire, on peut compter que le problème des écritures mayas n'est pas loin de recevoir un commencement de solution satisfaisante. »

(**MASPERO**, *Revue Critique*, du 23 mars 1878).

» Sie beherrschen das Material und alles was damit in Verbindung steht, und was bisher darüber gesagt und verhandelt worden ist, vollstændig, und gehen mit so viel gesunder Kritik und Vorsicht bei der Sichtung des früher Geleisteten und der Aufstellung Ihrer eigenen Ergebnisse zu Werke, dasz ich nicht wüsste wie man auf einem anderen Wege zu einer mœglichst soliden Basis gelangen sollte. »

(Lettre de M. le professeur **LEPSIUS**, de Berlin, 7 avril 1878).

« The subject is full of difficulties, and the prospect of a complete success, such as had rewarded the labours of Champollion or Burnouf, is very distant. Still, if any success can be obtained, it is only by the method you have adopted, and I still hope that your endeavours may be rewarded as they certainly deserve to be ».

(Lettre de M. **MAX MULLER**, Oxford, 23 juillet 1882).

« Cet ouvrage, qui a nécessité des recherches longues et évidemment fort pénibles, se trouve terminé. Si nous comptions encore parmi nous notre si regretté confrère M. Adrien de Longpérier, c'est lui qui présenterait la fin de ce travail dont il a plusieurs fois entretenu l'Académie et auquel il attachait une importance exceptionnelle ».

(**D'HERVEY DE SAINT-DENYS**, de l'Institut, présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les *Comptes-rendus*, 1882. p. 451).

« Vous avez frayé de nouveaux chemins ».

(Lettre de M. **Carl SCHULTZ SELLACK**, de Berlin, 13 octobre 1888).

« Professor de Rosny has collected many facts which throw a side light on the questions he discusses. He points out that the signs are to be read from left to right; he distinguishes the signs of the cardinal points, although it is doubtful whether he assigns to each its correct value. He has also offered strong evidence to fix the phonetic value of some characters. Altogether, his work ranks as the most thorough and fruitful which has heretofore been done in this field. »

(*Study of the Manuscript Troano*, by Cyrus Thomas. Introduction de M. **Daniel BRINTON**, Washington, 1883).

« M. Léon de Rosny ha establecido por primera vez, sobre bases solidas la ciencia de desciframiento de la escritura sagrada de los antiguos Yucatecos... Esta obra, de una importancia considerable ha sido traducida por el eminente director del Museo arqueologico de Madrid, D. Juan de Dios de la Rada y Delgado. »

(*Revista de Merida*, Yucatan, 9 juin 1883).

..... Les caractères qui représentent des figures humaines y ont tous le profil tourné vers la gauche ce qui, suivant l'observation absolument exacte de M. de Rosny, détermine d'une façon formelle le sens dans lequel les textes doivent être lus.

A. POUSSE, *Le Codex Peresianus.*

TRADUCTION ESPAGNOLE

Ensayo sobre la interpretacion de la escritura hierática de la América Central. Traduccion anotada y precedida de un prólogo, por D. Juan de Dios DE LA RADA Y DELGADO. *Madrid*, 1881. — In-fol., avec 19 planches en noir et en couleurs.

CODEX CORTESIANUS. Manuscrit hiératique des anciens Indiens de l'Amérique Centrale, conservé au Musée Archéologique de Madrid, photographié pour la première fois avec une introduction et un Vocabulaire de l'écriture hiératique yucatèque. *Paris*, 1883.— Un vol. in-4°, avec 42 planches lithographiées.

« Turning to France, the first place must be assigned to the laborious and fruitful investigations of Prof. Léon de Rosny.»

Henry PHILLIPS Jr, secrétaire de la Société des Antiquaires de Philadelphie (Etats-Unis.)

« M. Léon de Rosny a résolu, de façon à n'y plus revenir, la question de savoir dans quel sens doit s'effectuer la lecture; il a établi quelle est la nature des caractères, leur mode de composition ; il a donné la valeur certaine d'un grand nombre de variantes graphiques et celle d'une série de signes nouveaux ; la valeur probable d'un nombre non moins considérable d'autres caractères ; enfin, il a abordé la discussion de plusieurs phrases ou fragments de phrases yucatèques. Le succès n'a pas failli à ce qu'il devait être : la méthode a eu ses prosélytes parmi les savants américanistes.

« Il n'y a plus à douter que la paléographie yucatèque ne soit entrée enfin dans la voie lente, mais sûre, qui doit la conduire au succès. »

(**A. CASTAING**, ancien président de la Société Amécaine de France).

« D'après l'examen de ce document, que M. Léon de Rosny a publié, en 1883, avec beaucoup de luxe, il n'y a plus de doute à avoir sur la disposition des caractères yucatèques..... Je ne crois pas qu'on puisse attaquer sa méthode qui consiste à marcher pas à pas, en passant du connu à l'inconnu, et en acceptant pour vrai ce qui est clairement démontré. MM. Cyrus Thomas, Brinton, Ch. Rau et Fœrsteman partagent l'opinion de M. Léon de Rosny. ».

(**Rémi SIMÉON**, éditeur de la Grammaine Mexicaine d'Olmos, dans l'Introduction à son *Dictionnaire de la langue Nahualt*).

.....« On restera sur un terrain solide dont naguère encore se sont éloignés tant d'hommes de valeur, avant que M.

de Rosny, ne vînt renouveler les études américaines en leur donnant un caractère vraiment scientifique. ».

Paul PERRIN, dans les *Archives de la Société Américaine de France,* 1887, p. 91.

LES DOCUMENTS ÉCRITS DE L'ANTIQUITÉ AMÉRICAINE. Compte-rendu d'une mission scientifique en Espagne et en Portugal (1880). Accompagné d'une Carte géographique Aztèque en chromolithographie et de 19 planches héliogravées sur les photographies de l'auteur. *Paris*, 1882. — In-4.

« La méthode de déchiffrement de M. de Rosny, que M. de Longpérier qualifiait d'excellente, exclut toute tentative hasardée. Les résultats, quoique lents, sont cependant dignes de toute la sollicitude du monde savant. La publication du monument de Bernoulli augmente nos moyens d'investigations paléographiques; elle sera, avec le *Codex Peresianus* que donnera bientôt M. de Rosny, au nombre des productions les plus importantes de l'américanisme contemporain ».

(OPPERT, de l'Institut, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 1882, p. 157).

« I have reserved for myself the pleasure of presenting you a copy of my work (*The North Americans of Antiquity*) as a slight recognition of the debt I and every americanist owe to you for your invaluable services to the cause of American research. ».

(Lettres de M. John T. SHORT. Colombus, 28 février 1880).

» Je n'ignore pas qu'il y a parmi les américanistes des *dilettanti* qui font tort à la science, et je sais aussi qu'en ce qui concerne

le déchiffrement des signes graphiques américains, vous êtes le seul en France qui suivez une voie scientifique ».

(Lettre de M. le chanoine **C. de HARLEZ**, de Louvain, 13 février 1882).

« Tous ceux qui s'intéressent au monument de Bernoulli se réjouissent de le voir publié d'une manière si parfaite et vous félicitent de re optime gesta »..... Vous avez la satisfaction d'avoir fait une chose très-utile et d'avoir rendu un service remarquable à la science ».

(Lettre du **Dr Louis SIEBER**, directeur de la Bibliothèque Nationale de Bâle, 7 juin 1882).

« Je vous félicite de la manière vraiment excellente dont les photographies du bas-relief de mon frère ont réussi ».

(Lettre du Dr **J.-J. Bernoulli**, Bâle, 4 juin 1882).

« A mon opinion, vous avez déjà obtenu de grands résultats, et votre dernière publication sur votre mission scientifique en Espagne et en Portugal en donne une nouvelle preuve. »

(Lettre de M. **Hermann STREBEL**. Hambourg, 16 octobre 1882).

L'Interprétation des anciens textes mayas, suivie d'un aperçu de la Grammaire Maya, d'un choix de Textes originaux et d'un Vocabulaire. *Paris*, 1875. — In-8. (Extrait des *Archives de la Société Américaine de France*, seconde série, t. I).

—

Mémoire sur la numération dans la langue et dans l'écriture sacrée des anciens Mayas. *Nancy*, 1875. — In-8. Extrait des *Mémoires du Congrès international des Américanistes*, première session, t. I.).

Des sources de l'Histoire anté-colombienne du Nouveau-Monde. *Paris*, 1887.— In-8. (Extrait de la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. I.).

—

La Pierre de Baud-Leemans. Un monument de l'écriture hiéroglyphique linéaire de l'Amérique Centrale. *Paris*, 1877. — In-8, avec planches (Extrait de la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. II).

—

Le Codex Troano et l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale. *Paris*, 1878. — In-8, avec 3 planches. (Extrait de la *Revue Orientale et Américaine*, seconde série, t. II).

—

De la formation des mots dans l'écriture hiératique du Yucatan, *Paris*, 1878. — In-8. (Extrait des *Actes de la Société Américaine de France*).

—

Sur un petit monument Péruvien, communiqué par M. Jimenez de la Espada. *Paris*, 1880. (Dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. VIII).

Achevé d'Imprimer

LE XXVII DÉCEMBRE M.DCCC.LXXXVIII

A L'IMPRIMERIE DE EUGÈNE DANGU

A SAINT-VALERY-EN-CAUX

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

(Mar., 1890, 20,000)

BOSTON PUBLIC LIBRARY.

One volume allowed at a time, and obtained only by card; to be kept 28 days (or seven days in the case of fiction and juvenile books published within one year) without fine; not to be renewed; to be reclaimed by messenger after 21 days, who will collect 20 cents besides fine of 2 cents a day, including Sundays and holidays; not to be lent out of the borrower's household, and not to be transferred; to be returned at this Hall.

Borrowers finding this book mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it; and also any undue delay in the delivery of books.

*** No claim can be established because of the failure of any notice, to or from the Library, through the mail.

The record below must not be made or altered by borrower.